

A M É L I A

ET

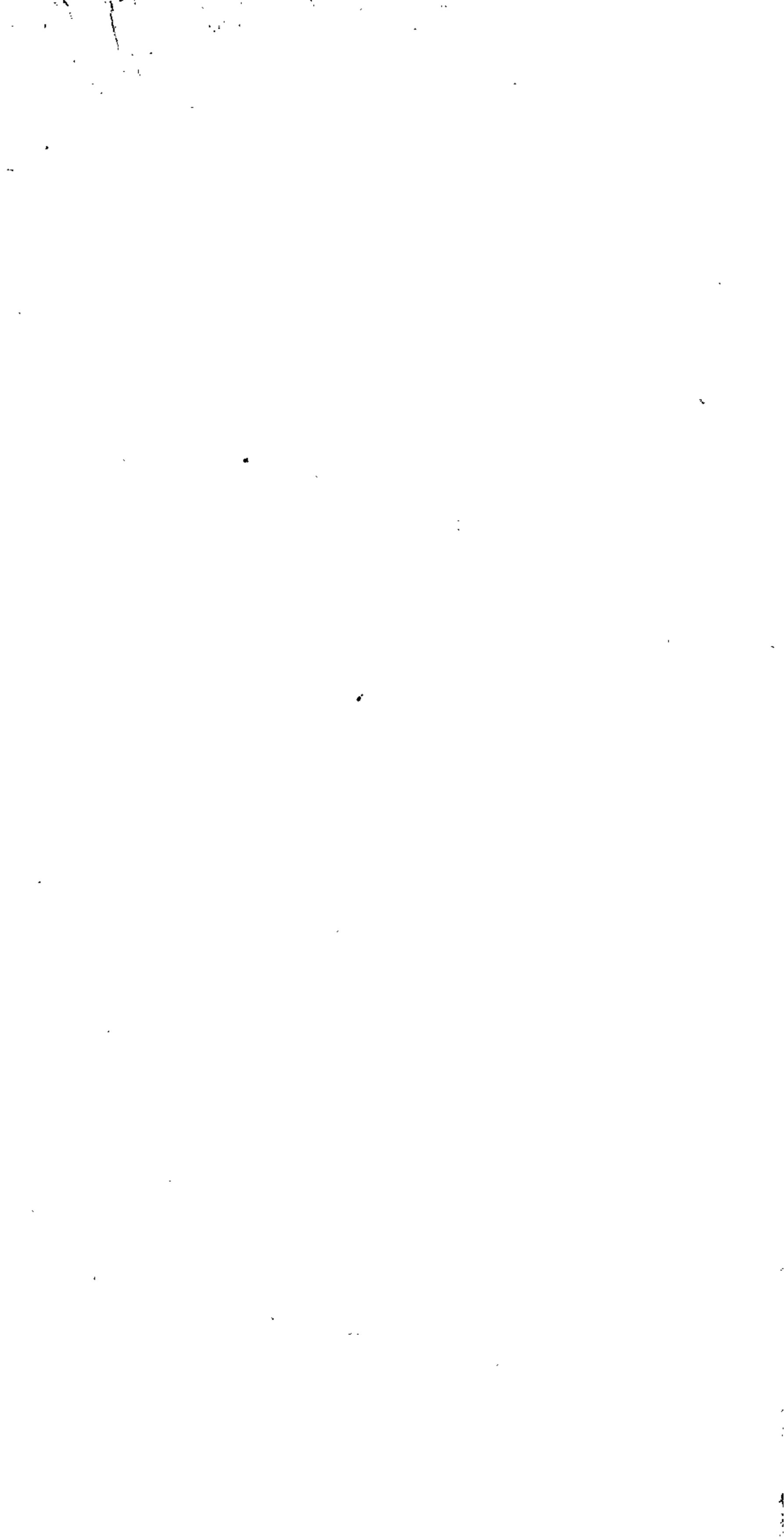
CAROLINE.

124
—

12

24797

num 9/23



AMÉLIA

ET

CAROLINE,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ ;

PAR M^{lle} KERALIO-ROBERT.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n^o. 4.

~~~~~  
1808.

44797



---

---

# A M E L I A

ET

## CAROLINE.

---

### CHAPITRE XVI.

**P**EU-ÊTRE il est temps d'expliquer comment Amélia était sortie de la forteresse. On se rappelle l'instant où le gouverneur crut devoir faire transférer la prisonnière dans le souterrain du château. Le trouble

V.

I

dans lequel était Lewis, à la suite de l'accident arrivé à Caroline, l'avait conduit au pied du rempart, vis-à-vis du fatal balcon. La trompette sonne, le signal se donne, l'attaque est commencée, le général rassemble ses troupes, l'appel se fait; Lewis ne cherche pas à fuir le péril, mais seulement à n'être pas connu; il se dérobaît dans l'ombre et cherchait à tourner du côté de l'angle opposé à l'appartement d'Amélia, lorsqu'il croit appercevoir une porte extérieure s'ouvrir. Dix hommes bien armés se présentent, Lewis recule, et tire

son épée ; mais il est entouré par eux , on le désarme , on le saisit ; le plus apparent d'entr'eux lui met une main sur la bouche. « Silence , dit-il , ou tu es mort ; tu as des intelligences ici : où est la prisonnière ? Conduis-nous , et tu es sûr de la vie au nom d'Amélia et de Sir Claypole. »

Qui êtes-vous , demanda Lewis ? Je ne livrerai pas Amélia , sans vous connaître , plutôt la mort. — Je suis Ruthwen , cousin et ami de Sir Henry. Lewis reconnut en effet ce jeune homme ; et quoiqu'il eût été du parti des rebelles , et que

son père eût été tué à la bataille de Worcester , il le connaissait loyal et généreux.

Que ferez-vous de Lady Amélia , lui demanda-t-il cependant ? — Je jure de la conduire à ma mère , et de respecter son rang et sa vertu. — Je connais peu l'intérieur de ce château , répondit Lewis , j'y entre aujourd'hui seulement ; mais l'appartement est là , vous ne trouverez que des sentinelles éparses ; et toute la garnison est trop occupée au dehors , pour s'occuper de vous.

En ce moment un jeune enseigne

passé , et les voyant ensemble dans l'obscurité , les prend pour des camarades , les appelle , et leur dit qu'il porte l'ordre de faire descendre la prisonnière. Lewis arrête le jeune Ruthwen , et lui indique Amélia , Sarah et un jeune homme qui doit être avec elle , et qui est venu aussi dans l'intention de la sauver.

Il reste en dehors pour veiller à ce qui peut arriver dans l'intervalle. Ruthwen et deux de ses amis entrent avec l'enseigne , les autres demeurent à la petite porte , et quelques minutes après , Lewis les

voit repasser chargés chacun de leur fardeau. La porte est refermée; Lewis se croit sûr que son jeune ami est sauvé avec Amélia; il se mêle parmi les combattants, et l'on juge de quel étonnement il fut frappé lorsqu'après la victoire il retrouva Caroline, et fut instruit de son sexe et de son malheur.

La discrétion de cette aimable fille lui procura la liberté de sortir du château, et son premier soin fut de joindre Sir Henry et de lui apprendre le sort d'Amélia. Henry lui procura les moyens de parvenir en secret, jusqu'au Lord Falcom-

bridge, et de l'instruire du dévouement de Caroline ; de la délivrance de sa fille, et du lieu de son séjour.

Milord le récompensa magnifiquement, et lui fit promettre un secret absolu sur cet événement ; même à l'égard de milady ; et quand celle-ci avait affirmé à Caroline qu'elle connaissait la retraite d'Amélia , elle avait fait un nouveau mensonge pour autoriser ce qu'elle avançait à l'égard des réclamations de Maclean. Ruthwen fidèle à sa promesse, avait conduit sa belle prisonnière dans le fond de l'Ecosse

chez sa mère. Ce jeune homme était trop prudent pour se joindre aux désespérés qui à l'attaque du château, avaient voulu tenter le sort contre toute apparence ; il ne les avait suivis que dans la vue de délivrer la seule Amélia. On croyait généralement qu'elle avait contribué à la fuite de Charles II, et cet acte était pour les rebelles un motif d'intérêt qui la leur rendait chère.

Ruthwen connaissait le château : il savait que dans cette partie des fortifications, il y avait un endroit dégradé par lequel on pouvait s'introduire, en descendant les fossés,

et que la petite porte ne tenait qu'à peine dans les joints de quelques pierres faciles à détacher. Il suivit les troupes qui marchaient contre l'entrée principale, et réussit dans son entreprise.

Malheureusement pour Caroline, il se trouva près d'Amélia au moment où elle fut enlevée, le fils du concierge qui lui offrait ses services, et Ruthwen, voyant un enfant de 14 ans avec elle et Sarah, enleva le jeune homme, et crut remplir les intentions de Lewis. Amélia étonnée, ne sachant ce qu'on voulait faire d'elle, ignorant

si elle était conduite par les ordres de Monk , et transférée dans une autre prison , n'apprit que bien loin d'Edimbourg qu'elle était libre, et dans les mains d'un parent de Sir Henry.

Alors l'image de Caroline abandonnée , livrée à ses ennemis , et à la rigueur d'une loi sévère vint flétrir son âme généreuse. Elle se livra aux plus vifs regrets , elle voulait retourner au château , mais Ruthwen n'était pas disposé à sacrifier sa vie pour Caroline qui lui était inconnue , et il lui fit sentir qu'elle se perdrait , et le perdrait

lui-même avec ses amis , sans être d'aucune utilité à celle qu'elle lui nommait.

A peine se vit-elle en sûreté près de la veuve du Lord Ruthwen , femme d'un âge avancé , d'un caractère respectable , qu'elle voulut écrire à son père , l'instruire de son sort , et lui recommander celui de Caroline. Mais Ruthwen ne jugea pas à propos de compromettre sitôt le secret de son entreprise , et le salut de sa famille. Ses amis étaient défaits ; ceux qui avaient échappé à la mort , errants et proscrits ; on ignorait complètement qu'il eût

marché avec eux ; il ne croyait pas nécessaire d'en informer le gouvernement par une démarche hasardée ; il laissa l'aimable Amélia dans la persuasion que sa lettre avait été remise à son père ; et s'il fut informé des dangers que courait son amie , il les laissa long-temps ignorer. Il sut aussi lui persuader que la prudence de Milord lui défendait de lui écrire et de la voir , et Amélia , sans cesse agitée par de secrètes terreurs sur le compte de son amie , demeura cependant dans l'ignorance de son sort.

Cependant Adéline était agitée

par des mouvements tumultueux ; la présence de ce vieillard qui avait voulu parler à son époux , l'avait jetée dans une espèce de délire. Lorsqu'elle avait couru chez son père pour lui demander de conclure le mariage de sa belle fille avec Henry Claypole , sa tête déjà égarée , le fut tout à fait par la présence de Charles Goring qui était conduit au Palais par une escorte nombreuse.

Avant d'y arriver, elle avait entendu circuler le bruit que Charles II était à Londres , et qu'il venait d'y être arrêté. Ce bruit était

en effet venu d'un de ses gens à qui Will avait dépeint le compagnon de Caroline dans les champs de Worcester , et qui crut reconnaître le prince en appercevant Sir Charles. Il était venu rendre compte de cette découverte à sa maîtresse qui lui ordonna d'aller sur-le-champ faire cette déclaration aux Schériffs et Constables , en indiquant le lieu où l'on pourrait trouver le fugitif. Elle entre au palais de son père , et apperçoit Goring qu'elle a elle-même précipité dans les mains d'un ennemi.

Crumwell lui ordonna de l'atten-

dre , et devant elle se fit amener le jeune Charles qui avait en effet quelques traits de ressemblance avec le Prince , mais auxquels le peuple seul pouvait s'arrêter. Il questionna le jeune homme qui lui montra plus de sang froid qu'on n'aurait dû l'attendre du fils de Lord Goring ; il ne parut devant lui , ni comme un lâche , ni comme un héros de théâtre. Il répondit avec franchise , ne déguisa point son nom , montra au Protecteur qu'il était soldat de la république , et lui prouva par différents papiers en règle , que l'amiral Blake avait

rendu justice à son courage , et à sa conduite , et se proposait de la lui rendre aux yeux de l'état , s'il avait vécu. Cromwell examina scrupuleusement ces diverses copies des registres de la marine , sembla voir avec plaisir qu'un fils des nobles partisans de Charles II fût sous les drapeaux de son pays , lui promit de l'avancement , et le fit mettre en liberté.

Le jeune homme courut retrouver John Barclay qui n'avait pu le dérober à cette disgrâce , et ne croyait plus le revoir. « Ne croyez pas , lui dit-il , que mon cœur n'ait

pas frémir à la vue du Protecteur ; et que le souvenir de mon père n'ait pas exalté ma tête ; mais hélas, il me reste une mère , une amante et des amis , je me suis contenu ; quoique enrôlé par force , j'ai fait à ma patrie un serment que je dois tenir , et je la servirai , n'importe sous quels ordres. »

» Je suis libre, et je vais en profiter pour suivre Caroline. Barclay crut devoir alors lui raconter la découverte qu'on avait faite, et la destination malheureuse de celle qu'il aimait. Il lui dit qu'elle-même , reconnue fille de Deborah , adoptée,

disait-on , par Maclean ; ne croyait plus être digne de Lady Goring et de son fils , et ne desirait que de ne jamais revoir ceux qu'une pareille origine devait faire rougir. Sir Charles fut confondu à cette nouvelle , il réfléchit douloureusement.

Caroline née de parents obscurs , mais honnêtes , aurait toujours été Caroline ; mais la fille de M. Melvil et de Deborah , simplement reconnue par un homme de mœurs viles , semblait perdre les droits que ses vertus lui avaient acquis sur Charles et sa mère. Cependant l'a-

mour ingénieux à fournir des armes contre l'austère raison , représenta bientôt à notre jeune amant , que ce n'était pas en Angleterre que le noeud devait être formé ; qu'en France , l'origine serait ignorée ; qu'on jugerait de la jeune épouse sur ses agréments et ses vertus ; qu'en lui donnant son nom, il réparerait l'erreur de la nature , et qu'enfin il donnerait à sa mère une fille de son choix.

Mais sa mère elle-même , que dirait-elle d'un père tel que Maclean , d'une mère telle qu'on avait présenté Deborah ? Charles pré-

férait Caroline à toutes les femmes ; en serait-il ainsi de Lady Goring ? Barclay fut choisi pour lui porter une lettre de son fils. Il lui dit la vérité , il épancha son cœur dans celui de sa mère , il lui dit tout ce qu'un amant peut sentir et penser. Il finit par l'assurer d'une entière soumission à ses ordres : il ne pouvait quitter l'Angleterre sans la permission du Protecteur , et d'ailleurs il se réservait le droit de veiller sur la sûreté de sa chère Caroline. Il s'attacha particulièrement à Henry Claypole , et celui-ci crut pouvoir se permettre de le loger avec lui.

Après l'accident arrivé à milady Falcombridge, elle demeura vingt-quatre heures dans un état d'anéantissement presque total ; mais enfin ses esprits se ranimèrent ; elle se rappela ce qu'elle avait vu ; sa mémoire lui présenta Sir Charles Goring, et son desir de perdre Caroline en devint plus ardent. Mais lorsqu'elle fut bien informée des circonstances, elle sentit que la position du jeune homme avait changé. Elle le retrouvait au service de la république, sous la main du gouvernement, lié avec Henry Claypole, connu du Lord Falcom-

bridge , et toujours plus attaché a l'aimable Caroline. Elle ne pouvait plus employer la force , il ne lui restait d'autre moyen de séparer ces jeunes amants qu'une profonde dissimulation , et une prodigalité sans bornes envers le père de Caroline.

Elle envoya chercher Henry Claypole , et apprenant que Crumwell avait consenti à son mariage avec Amélia , elle parut desirer ardemment que le noeud fût serré sans délai. Henry savait bien que son oncle ne voulait pas montrer au Protecteur une trop grande facilité

à retrouver sa fille , et feignait au contraire de mettre des longueurs à des recherches qu'il ne prétendait faire finir que dans un temps donné : mais il n'en parut pas moins reconnaissant des bontés de Milady , qui après quelques jours , lui avoua dans un entretien amical et confidentiel , qu'elle était entièrement revenue de ses préventions contre miss Maclean ; qu'elle reconnaissait son erreur à son égard , plaignait ses malheurs , et regrettait surtout qu'une naissance reconnue abjecte , la plongeât dans une situation contre laquelle devaient se

révolter les sentiments qu'elle avait reçus de la nature , et qu'une trop belle éducation avait développés. Elle ajouta que sans cette tache imprimée sur sa naissance, elle aurait pu espérer que Sir Charles aurait consenti à la prendre pour compagne, et que n'ayant plus aucun ressentiment contre elle , elle aurait favorisé ce mariage d'accord avec milord Falcombridge.

» Charles Goring , dit-elle , est déchu de tous les droits possibles au rang qu'ont tenu ses ancêtres ; il ne peut se flatter de parvenir tout au plus qu'aux grades inférieurs ; il

lui est défendu de penser à aucune alliance brillante ; il aime cette jeune fille , et cette union peut-être aurait fait leur bonheur à tous deux ; mais j'ignore si lady Goring qui doit tenir à ses anciennes idées de grandeur , consentirait à voir épouser à son fils une personne flétrie dans l'opinion publique. »

Cet entretien , commencé plusieurs fois , laissa dans l'esprit de Henry la conviction que sa tante était sincère dans ses expressions. Il communiqua ses idées à Sir Charles qui rejeta d'abord tout ce qui venait de Milady ; mais Henry fut

si fortement convaincu par de longs discours tenus avec une apparence de franchise propre à séduire même des hommes plus expérimentés , que l'espoir se glissa dans l'âme de Sir Charles ; il demanda la permission de voir Adélina.

Elle n'en avait pas témoigné le desir, quoique ce fût l'objet de tous ses vœux. Elle le reçut sans embarras , en présence de son neveu , lui témoigna de l'intérêt , mais avec modération , et ce ne fut que tête à tête avec lui qu'elle s'expliqua , comme Sir Charles le raconta depuis à Caroline.

Lorsqu'il vit l'orgueil de cette femme humilié jusqu'à convenir de sa faute, et en demander l'oubli, il se sentit plus embarrassé qu'elle-même, et lui demanda pardon à son tour de ses injustes soupçons. Il lui montra une lettre qu'il avait reçue de sa mère.

Elle avait été informée du sort de Caroline, et elle mandait à son fils de la conduire auprès d'elle.

« Les hommes sont égaux, et les fautes personnelles, lui disait cette excellente mère. Nous sommes voués à cette heureuse médiocrité au sein de laquelle on peut être

heureux , sans consulter les autres sur le genre de bien-être qui convient à notre cœur , à nos goûts , à nos besoins réels. Ce bien-être ne repose que sur le bonheur domestique. Malheur à celui qui foule aux pieds l'occasion de se l'assurer. Mon fils , amenez-moi notre Caroline , je l'adopte et vous la donne , sans consulter ni les hommes , ni leurs règles bizarres de conduite : vous jouirez de la vie que la plupart consomment hors d'eux-mêmes , et dont ils regrettent le cours , lorsqu'arrivés au dernier moment , ils sentent qu'elle a constamment été

perdue pour eux. » Adeline qui aurait volontiers soumi de pitié sur ce qu'elle aurait traité de *beaux sentiments* et de pitoyables sophismes, applaudit à la véritable philosophie qu'elle admirait, disait-elle, dans une femme du rang de Lady Goring, et promit à son fils l'appui de son époux; mais avant d'employer ce dernier artifice, elle voulut éloigner Henry Claypole, de la crédulité duquel elle était d'autant moins sûre, qu'il pouvait à toute heure entretenir son oncle, et déjouer ses projets. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte.

« Vous m'avez toujours caché , dit-elle à son mari , le lieu de la retraite d'Amélia ; mais sans doute vous le connaissez , et puisque vous avez le consentement de mon père pour un mariage que je désire avec tant d'ardeur , je crois qu'il n'est pas contraire aux lois de la décence , d'envoyer Henry lui-même chercher votre fille. C'est hâter pour ces aimables jeunes gens , un bonheur acheté par tant d'inquiétude , et vous pouvez faire partir avec lui quelque femme d'un âge qui maintienne autour de Lady Amélia ce *decorum* , qu'exigent sans doute

son âge et son rang. Moi , j'irai les attendre au château de l'Hermitage, où le Protecteur veut que le lien soit formé ; vous , Milord , viendrez m'y joindre , et nous reviendrons tous à Londres. »

Milord ne pouvait voir dans cette demande , qu'une suite de l'amitié qu'elle avait toujours eue pour Amélia ; il souscrivit sans balancer à cet arrangement , et l'heureux Henry qui depuis peu avait avoué à son oncle , qu'il n'ignorait pas où était sa chère Amélia , reçut avec transport l'ordre d'aller lui porter l'heureuse nouvelle , et de conduire sa

conquête au château de l'Hermitage.

Milord ne lui cacha point que c'était aux bontés de sa tante qu'il devait cette commission : Henry fut touché d'une vive reconnaissance , et ne manqua pas de la peindre à Sir Charles Goring , comme une femme revenue de toutes ses erreurs , et attentive à les réparer à force de bienfaisance. Il partit , et ne crut plus nécessaire de s'occuper du sort de Caroline. Depuis peu Lewis et Barclay avaient reçu de Milord un ordre secret , pour un voyage dont Henry ne connaissait ni le but ni le terme ; mais comme

il croyait fermement à la conversion d'Adelina, il fit un tendre adieu à son ami, et tous deux se quittèrent en croyant que la même journée verrait célébrer un double mariage, et assurerait leur bonheur.

Dès que Henry eut quitté Londres, Milady fit aussi les préparatifs de son voyage; et assurant sir Charles que Mylord consentait à le recevoir au château avec Caroline, elle lui persuada cependant que la crainte de déplaire à Crumwell le forçait à ne donner que tacitement son aveu; mais qu'une fois arrivée à l'Hermitage, il aurait une

cause légitime , en alléguant que les deux jeunes gens étaient venus se jeter entre ses bras , demander sa protection , et que par respect pour les mœurs , il n'avait pas cru devoir leur refuser de les unir légitimement. La bienveillance avec laquelle Milord accueillait sir Charles , la complaisance qu'il témoignait en parlant de cette Caroline qu'il semblait aimer , tout venait à l'appui des discours séduisants de Milady , et sir Charles n'était que trop fondé à se croire déjà possesseur de celle qu'il aimait. On voit comment ces deux victimes

tombèrent dans un piège si adroitement tendu, et le succès avait enfin couronné la jalouse haine d'une femme à qui nul crime ne pouvait plus coûter, puisque dès long-temps elle avait perdu l'honneur.

Cependant quoique la vie de Caroline fût désormais entre ses mains, l'état de sir Charles continuait à l'embarrasser beaucoup. Son intention n'avait jamais été de le perdre, on l'a déjà dit; mais elle n'avait pas prévu l'état où il tomberait au moment où elle ferait disparaître Caroline. Aux transports

de son impuissante rage avait succédé un anéantissement total de toutes facultés morales. Des souvenirs confus étaient seuls capables d'agiter ses esprits, mais tous avaient Caroline pour objet, tous retraçaient la perte qu'il avait faite, et ses discours sans ordre et sans suite déploraient son sort, et accusaient sans ménagement l'auteur de ses maux. On pouvait bien en imposer au médecin par la fable qu'on lui avait faite, mais il n'était pas aussi facile de tromper Milord, et surtout Amélia et sir Henry. Le médecin ne paraissait pas même assez

crédule au gré de cette femme hardie. Elle imagina de faire transporter le malade dans la maison qu'avait habitée sa mère ; elle en parla au docteur , qui n'était nullement de cet avis ; mais elle voulut être obéie , et le médecin finit par y consentir , aux conditions qu'il lui serait permis de s'y établir avec lui. Cette demande étonna Milady , mais , d'après l'intérêt qu'elle avait témoigné pour ce jeune homme , son prétendu parent , comment refuser une offre de cette espèce ? D'ailleurs , quand Mylord arriverait au château en même temps que

sa fille et son gendre , il serait peut-être occupé d'une cérémonie touchante pour le cœur d'un père , et ensuite trop pressé de retourner à Londres pour s'inquiéter de ce qui pouvait se passer au dehors. Le mariage accompli , ce mariage auquel elle attachait un si grand prix, elle se proposait d'être malade au moment du départ , de différer le sien , de laisser les jeunes époux sous la conduite de leur père , et de demeurer auprès de sir Charles. Celui-ci se vit amener dans la maison de sa mère , dans le lieu où il avait transporté Caroline mourante,

où il l'avait connue, où il l'avait aimée. Les meubles y étaient encore ; il parut frappé d'étonnement, promena de longs regards sur tout ce qui l'entourait ; il semblait sourire en considérant quelquefois l'alcove de la chambre où couchait lady Goring , mais il ne prononçait que quelques mots entrecoupés ; il nommait sa mère , ensuite Caroline ; quelquefois il versait des larmes ; l'instant d'après il riait par mouvements convulsifs , car ses yeux appesantis ne prenaient pas alors le caractère de la gaîté. Plus souvent il parlait sans suite , les

mêmes noms erraient sur ses lèvres, mais on ne pouvait en rien recueillir de relatif à la position de ceux qui occasionnaient ses plaintes et ses regrets ; et lorsque les accès d'une fièvre ardente revenaient le saisir, il n'était plus possible de distinguer ses accents. Le docteur était rempli d'humanité, et doué d'une sagacité qui l'empêchait de croire pieusement à ce que lui disait Adeline. Elle avait annoncé que ce jeune homme était sous sa dépendance, et sir Charles parlait toujours de sa mère ; il lui semblait que cette mère devait avoir des

droits, et qu'au moins elle devrait être avertie de l'état où était son fils. S'étant appercu de la crainte qu'on avait que Milord ne le trouvât au château, il avait résolu d'attendre son arrivée pour le consulter, et croyait devoir garder son malade à vue, afin qu'on ne pût le transférer ailleurs.

Cependant la muète avait toujours les mêmes soins de la triste Caroline. Ses attentions la faisaient exister; elle vivait, c'était tout ce qu'on pouvait dire dans l'état où elle était réduite. Le père de la jeune fille devait son existence à

Milady. Sur ses pressantes recommandations, Milord l'avait fait venir du village où elle était née. Il l'avait chargé de l'administration intérieure du château et des terres qui en dépendaient, et non content de le payer libéralement, il avait assuré à sa fille une rente qui devait la mettre à l'abri de la misère, lorsqu'elle aurait le malheur de perdre ses parents. En se confiant à elle, Adelina se croyait bien sûre d'un secret qu'elle ne pouvait révéler. Se croyant l'arbitre de l'état du père, elle ne lui communiquait encore que la moitié de ses projets et de

ses actions : Philips n'apportait cependant aucune résistance , et acceptait les dons fréquents et considérables par lesquels elle croyait acheter son obéissance. Une fois qu'il les avait reçus , elle était persuadée que son propre intérêt le forçait à cacher les crimes dont il se rendait complice.

Comme elle n'ignorait pas que milord Falcombridge avait dirigé la main qui avait arraché Caroline à ses agents sur les bords de la mer, et qu'elle craignait qu'il n'eût connaissance de son départ de la cabane , elle crut prévenir les soup-

çons en lui écrivant qu'elle avait passé par cette chaumière, afin de la voir et d'adoucir son sort, mais qu'elle ne l'y avait plus trouvée; que Maclean l'avait assurée qu'elle l'avait quitté depuis peu pour suivre un jeune homme; que peut-être c'était sir Charles ou un autre; et qu'enfin les personnes qui jusque-là lui avaient témoigné de l'intérêt se trouvaient dispensées de s'occuper d'elle. On ne savait point que sir Charles était parti avec elle; d'après ses ordres, il avait demandé à ses chefs la permission d'aller voir une jeune personne qui intéressait sa

mère ; et ne l'avait-rejointe que hors de Londres ; ce qui devait accréditer le doute qu'elle semblait former sur la fuite de Caroline avec lui. Cette fable la tranquillisait sur les démarches de Milord, qui ne pouvait, croyait-elle, prendre un intérêt assez vif à cette fille pour aller au-delà d'un rapport fait avec une apparence de bonhommie. Peut-être n'avait-elle pas encore résolu de trancher les jours de sa captive ; mais la réponse à cette lettre, qu'elle croyait si adroitement conçue, la détermina. Elle était effrayante : « Je suis fâché, lui disait-il, que

vous ignoriez où est Caroline. Je comptais , je l'avoue , la trouver à l'Hermitage ; c'est du moins ce que plusieurs m'avaient assuré , entre autres , Molly et Maclean. » Non , non , il ne la verra pas , s'écria-t-elle dans un transport de fureur , non , jamais il ne la reverra ! Elle parlait ainsi devant la muète , en qui l'habitude de suppléer aux deux sens qui lui manquaient , par celui de la vue , avait rendu celui-ci extrêmement perçant. Elle savait comprendre le mouvement des lèvres. Elle remarqua la sombre rougeur qui colorait le visage d'Adelina :

elle résolut de l'observer, et de connaître ses desseins sur la prisonnière.

Il était près de minuit; tout à coup un geste impérieux renvoya la jeune fille; mais elle ne s'écarta point; elle vit Adelina entrer dans un cabinet obscur; elle l'en vit ressortir pâle et tremblante. Elle tenait une lampe, un flambeau, une fiole, un poignard dans les mains. Elle la vit passer au détour d'un escalier où elle s'était blottie derrière une statue. Milady marcha presque sur son tablier, mais elle ne voyait rien, tant elle semblait égarée. Elle s'en-

fonce dans les corridors du souterrain ; elle veut ouvrir la porte ; la clef vacille dans sa main tremblante. Elle parvient enfin à trouver la serrure , mais la porte résiste , et l'effort qu'elle fait pour l'ouvrir détache une pierre assez grosse qui, de la voûte , vient tomber à ses pieds. Cet incident , que le hasard seul avait amené , trouble cette âme criminelle ; elle recule , ne peut se soutenir , et tombe à genoux. Mais cet accablement dure peu ; elle se relève avec pétulance , elle entre , elle est auprès de la paille qui sert de lit. Quel contraste ! égarée , fu-

rieuse, des mouvements tumultueux agitent son sein ! Caroline dort en paix. Une Furie lui apporte la mort ! Le sommeil de l'innocence suspend ses douleurs, et porte le calme dans tous ses sens. Un songe lui rappelle sans doute quelque image chérie, elle sourit ! Adelina frémit, fait un geste de triomphe, pose auprès d'elle sa petite bouteille, écarte avec soin toute autre boisson, lui laisse sa lampe, allume son flambeau, et se hâte de sortir. Caroline ne s'était point éveillée ; la muète, qui avait tout vu, fut obligée de se jeter du côté opposé du corridor

pour laisser sortir sa maîtresse , et demeura dans une anxiété terrible. Comment avertir l'infortunée de ne pas goûter de cette liqueur perfide, placée là sans doute pour l'inviter à la boire à son réveil ! Armée d'un poignard dont elle ne fit point d'usage , sans doute si elle eût trouvé sa victime éveillée , elle l'aurait forcée à choisir entre le fer et le poison. La jeune fille comprit parfaitement ce qui se serait passé. Mais sa mort n'était que retardée , et comment l'en garantir ! Ordinairement Milady lui confiait les clefs et les provisions vers le milieu de la

nuît , mais Caroline n'avait plus besoin d'elle. Encore une fois, comment avertir l'infortunée , n'ayant point de voix pour se faire entendre ! Hors d'elle - même , elle suit la coupable , elle passe par un autre escalier , et la devance dans l'appartement où elle semble l'avoir attendue. Heureusement l'âme la plus atroce n'est jamais tranquille au moment où elle vient de commettre un crime. Adélina venait de poser les clefs sur un sofa , où elle s'était jetée. Un tremblement involontaire agitait ses membres ; elle regardait autour d'elle, elle apperçoit la muète,

veut fuir un regard qui lui semble celui d'un juge , se lève précipitamment , et court s'enfermer au fond de son appartement. La jeune fille se jète sur les clefs , se précipite dans l'escalier , et arrive hors d'haleine. Il était temps. Caroline, assise sur son grabat, avait cru sans doute que c'était à elle qu'elle devait cette attention ; elle tenait une coupe remplie de la liqueur empoisonnée , prête à la faire couler dans ses veines : lui arracher la coupe , la bouteille , les jeter loin d'elle , la prendre par la main , lui faire signe de prendre la lampe , et la

conduire à la porte de son cachot, fut l'affaire d'un instant. La même clef ouvrait une grille de fer à peu de distance ; elle lui montre un long corridor obscur , lui remet une autre clef , et lui fait signe de fuir. Caroline la regarde d'abord en silence ; puis , sans penser qu'elle ne pouvait l'entendre , elle lui répète à plusieurs fois : Où irai-je ? Au nom de Dieu , où voulez-vous que j'aie ? Les gestes de la jeune fille lui peignaient le désespoir où elle était de ne pouvoir s'exprimer. Elle lui disait de fuir de mille manières différentes , lui reprenait la

clef, lui indiquait qu'elle trouverait une autre porte, et puis étendait ses bras pour montrer qu'alors elle se trouverait dans un grand espace. Enfin, elle l'embrasse en pleurant, lui montre encore le chemin, et la quitte aussi précipitamment qu'elle était venue. Caroline se décide à entrer sous la voûte obscure; d'abord elle marche sans rencontrer d'obstacle, mais, après avoir fait cent pas, la voûte cessait, et le corridor devenait si étroit et si bas, qu'elle fut obligée de marcher d'abord courbée, ensuite presque couchée, faisant voya-

ger sa lampe avec une de ses mains à quelques pas devant elle ; tandis qu'elle se soutenait de l'autre , en se déchirant les bras et les genoux sur les pierres dont elle était entourée. Il fallait avoir à fuir une mort violente et certaine pour conserver le courage de franchir de pareils obstacles. Un air frais , qui vint la frapper tout à coup , lui indiqua qu'elle approchait du terme de cette terrible position. En effet , elle apperçoit une autre grille extrêmement basse , sous laquelle il fallait aussi passer en se courbant beaucoup. La clef l'ouvre sans difficulté ;

mais comment franchir ce passage ? c'était un égout par lequel s'écoulaient les eaux des bâtiments supérieurs , car il se trouvait à l'extrémité du château. Toute la longueur du souterrain lui avait paru en effet humide , et dans quelques endroits elle avait trouvé des creux remplis d'eau ; mais là toutes les eaux s'amassaient, et coulaient lentement dans un fossé , peu profond à la vérité , mais qu'il fallait encore franchir. Cependant , elle était presque dans les champs , la liberté devenait le prix d'un dernier effort de courage ; elle se repose un moment ;

elle éteint sa lampe , dont la clarté pouyait la trahir ; et , cherchant autour d'elle à la faible lueur d'un crépuscule naissant , elle trouve des pierres dont le volume n'était pas au dessus de sa force , les roule dans le fossé bourbeux , et s'en fait un pont à l'aide duquel elle le traverse ; alors elle rassemble ses forces , et d'une marche rapide elle parcourt la campagne sans savoir où elle va , mais espérant trouver quelque hameau , où la cabane d'un paysan lui servirait d'asile. Elle arrive enfin au grand jour , et apperçoit une rivière qu'elle ne connaît pas , et

qui coulait à une grande profondeur entre deux hautes montagnes. A quelque distance , elle découvre quelques chaumières épaisses dans lesquelles elle se flatte de trouver un peu de lait pour réparer ses forces épuisées. Alors elle ose regarder en arrière ; elle apperçoit le sommet des tours du château à une grande distance , et personne ne venait par les sentiers découverts qu'elle avait parcourus ; elle s'assit sur la crête de la montagne , et tenta de reprendre haleine. En considérant le désordre de son habillement , elle ne savait comment

implorer le secours des villageois ,  
couverte d'habits en lambeaux , les  
bras et les mains déchirés , les pieds  
mouillés et blessés en plusieurs en-  
droits. Je ne causerai que de l'effroi,  
se disait-elle , on me croira échap-  
pée d'une caverne de brigands ;  
mais il me reste de l'or , et avec ce  
métal on calme les terreurs popu-  
laires. En effet , elle avait emporté  
de chez Maclean deux pièces d'or  
et quelque monnaie. Elle avait le  
portrait de lady Goring ; et les dia-  
mants qui l'entouraient , quoique  
d'un prix médiocre , pouvaient lui  
être utiles ; il était suspendu à son

cou par un ruban ; car Adelina n'en avait aucune connaissance ; convaincue qu'elle ne pourrait séduire la geolière dont elle avait fait choix, elle n'avait pas songé à lui ôter le peu de moyens qui pouvaient être en ses mains. En calculant avec elle-même, ceux de se procurer un abri et la subsistance, Caroline cherche ses trésors. Le comble du désespoir l'attendait là ; elle s'apperçoit que le ruban qui suspendait le portrait était cassé , le portrait, l'or et l'argent avaient disparu ; il ne lui restait rien au monde que ses vêtements déchirés , et l'apparence fâcheuse

qu'ils lui donnaient. Le froid de la mort se glisse en son sein et parcourt toutes ses veines ; elle demeure immobile , n'osant mesurer l'abîme dans lequel elle est plongée. Rien , rien dans l'univers , plus de pitié à implorer , plus de refuge , plus d'espoir ! Une soif ardente , une faim dévorante , et nul moyen de se procurer un remède à ces maux ! Retourner sur ses pas , rentrer sous ces sombres voûtes où sans doute elle avait tout perdu , elle n'en avait plus ni la force , ni le courage. Le soleil était caché sous des nuages épais ; bientôt l'infor-

lunée se sentit pénétrer par une petite pluie très-froide , qui ajouta encore à son abattement. C'en est fait, se dit-elle , il faut mourir ici. En ce moment , sur la route , à trente pas d'elle , passe une voiture précédée par deux courriers. Le bruit la fait tressaillir ; sa tête s'égaré : elle ne se donne pas le temps d'examiner d'où vient cette voiture , ni la direction qu'elle prend ; elle croit qu'Adelina la fait poursuivre , elle se croit retombée en son pouvoir. O mon Dieu ! pardonnez-moi , s'écrie-t-elle , je ne recevrai point la mort des mains

d'une odieuse rivale. Elle dit , et s'élançe dans les flots , qui se referment sur elle , et qui , agités par un grand vent , roulent au loin , et l'entraînent avec eux.

---

## CHAPITRE XVII ET DERNIER.

LE jour était avancé quand Milord arriva au château de l'Hermitage. Sa femme s'avança vers lui d'un air libre et même enjoué. La première impression était passée ; le poison qu'elle avait porté à Caroline était si violent , qu'elle ne doutait pas de sa mort ; elle ne sentait plus que la joie cruelle d'en être délivrée. Elle parut surprise de ne voir ni Amélia , ni Henry. Ils viendront me joindre , répondit-il , mais un peu

plus tard. J'attends avant eux d'autres personnes , et je vous prie de faire préparer des appartements. En disant ces mots , il parut froid et réservé , ce qui étonna Milady ; elle fut plus surprise encore lorsque , rendue au haut du grand escalier , Milord entra sur-le-champ dans le corps-de-logis qui lui était réservé , sans vouloir passer chez elle. Le plus léger nuage qui paraît sur le front de ceux qui entourent un coupable, lui semble toujours le signal d'une découverte fatale à son repos. Elle rentra chez elle pensive , et , pour la première fois ,

intimidée devant son mari. A table, Milord continua d'être sérieux, et de ne répondre que par monosyllabes aux questions qu'elle lui adressait sur le retour d'Amélia et sur son mariage. Lorsqu'ils furent seuls, il la regarda d'un œil fixe. Ainsi, lui dit-il, vous ignorez ce qu'est devenue Caroline ! — Sans doute, lui répondit-elle, je vous l'ai déjà écrit, et je ne crois pas qu'elle mérite l'intérêt que vous semblez prendre à elle. — Vous vous trompez, Adelina, et je mettrai beaucoup de soins à connaître le lieu où elle a dû se retirer en sortant de

vos mains. — De mes mains, Milord?

— Pourquoi me cacher ce que Molly m'a déclaré? elle a quitté la chaumière de Maclean avec vous et sir Charles Goring. Pourquoi m'avez-vous écrit le contraire? — En vérité, Milord, cette affaire a tourné si désagréablement pour moi; ces jeunes gens ont si fort abusé de mes bontés, que je veux moi-même oublier ce que je voulais faire pour eux, et dont je vous avais rendu compte vaguement; croyant que vous vous occuperiez moins d'objets de si peu d'importance. — Non pas de si peu d'importance, Ade-

Lina , vous vous trompez encore.  
Caroline n'est pas fille de Maclean.  
— Elle n'est pas fille de Maclean ?  
— Non. — Et de qui donc actuellement fait-on descendre cet illustre personnage ? dit-elle avec une assurance que démentait un léger frémissement. — D'une ancienne et noble famille. — C'est dommage , répliqua-t-elle avec un sourire dédaigneux , que ce rejeton , déjà trop fameux par ses aventures multipliées , ne se retrouve pas , et qu'on ait probablement perdu sa trace de manière à ne la retrouver jamais. Milord la regarda encore

d'un œil sévère , prit un flambeau sur la table, et sortit. Elle le laissa aller sans oser le retenir , et demeura quelques moments abattue sur son siège. Se relevant enfin , et revenant à son caractère : Grâces au ciel , s'écria-t-elle en s'adressant au concierge , qui venait d'entrer pour son service , elle n'existe plus ; ensevelie dans ces caveaux fermés depuis dix-huit ans , Milord l'aura bientôt oubliée ; vous avez obtenu du docteur que Charles fût transporté à Édimbourg ; sa raison est pour jamais altérée ; le docteur n'a point de motifs pour me désobéir.

Est-il parti , Philips ? — Oui , Madame , ce matin même le docteur l'a emmené dans une litière , et sans doute il est déjà loin d'ici. Mais votre grâce vient de m'apprendre que son ennemie a terminé ses jours ; oserai-je....! Milady fut interdite , elle venait de se trahir ; Philips ne savait pas même que Caroline fût dans l'enceinte du château ; elle se vit obligée d'avouer son crime. Philips lui représenta qu'il faudrait au moins s'assurer de la jeune fille , et faire disparaître les traces de sa résidence , afin de prévenir les soupçons de milord , qui

pourrait songer aux souterrains et les faire fouiller. Adelina y avait pensé, mais l'effroi ne lui avait pas permis de contempler sa victime dans les horreurs de la mort. Elle en convint avec Philips, et lui donna les clefs qu'elle retrouva sur le sofa où la muète les avait remises, en lui recommandant de ne pas perdre un instant. Philips allait sortir, lorsqu'il fut appelé par milord chez lequel il entra; et milady osa bien se coucher sans inquiétude, persuadée que son époux oublierait bientôt l'existence de Caroline dès qu'il ne l'aurait point sous les yeux; il ne

pouvait la soupçonner que d'avoir écarté ces jeunes amants ; de les avoir peut-être séparés ; il ne pouvait l'accuser que d'une haine injuste , et dans sa vie elle en avait donné des exemples qui devaient l'y avoir accoutumé. Elle s'inquiétait cependant de ce qu'on prétendait que Caroline n'était pas fille du père Maclean ; mais , quant à croire son origine illustre , elle ne pouvait imaginer qu'on en fournît des preuves après dix-huit ans. Enfin , sa mort la mettait à l'abri de tout , et tous les soupçons possibles ne pouvaient aboutir qu'à des recherches

complètement inutiles. Elle s'endormit, savourant à longs traits le plaisir de la vengeance, et s'applaudissant encore de se l'être assuré avant l'arrivée de son époux.

Le lendemain, Milord parut au déjeuner et demanda à Milady si elle avait donné des ordres pour des appartements. — Qui donc attendez-vous, lui demanda sa femme? — Sir Claypole, avec lui un vieillard respectable auquel j'ai des obligations, et quelques autres encore. Il avait à peine dit ces mots qu'un grand bruit de chevaux et de voitures se fit entendre dans la cour. Milady voulut

courir à la fenêtre ; mais son époux la prenant par la main ; je vous prie, lui dit-il, de demeurer chez vous, ces personnes ne viennent que pour moi ; on va les introduire dans mon cabinet, où vous m'obligerez de ne point paraître. Elle demeura interdite. Eh quoi ! dit-elle, des secrets pour moi ? Milord ne répondit point. Je vous demande, reprit-elle avec audace, depuis quand vous me faites un mystère de ce qui se passe entre vous et des étrangers ; dites-moi qui ils sont, ou je cours m'en instruire moi-même. — Milady, je vous ai priée de ne point m'interrompre,

vous me contraignez à vous l'ordonner, et je veux être obéi. Jamais cet époux complaisant et facile n'avait employé de pareilles expressions ; aussi l'étonnement de sa femme fut extrême et porta dans son âme une secrète terreur. Milord avait disparu, les évanouissements étaient inutiles ; les personnes arrivées étaient enfermées avec lui dans son appartement ; mais il fallait du moins savoir à quoi devait aboutir cette conduite extraordinaire, et de quelle nature était l'orage qu'elle présageait. Adelina descendit. Les cours étaient remplies de domes-

riques ; elle passe dans celle où était le logis du concierge, elle ne trouve que sa fille tranquillement occupée à filer. Elle s'approche d'elle, et dans son délire, oubliant qu'elle ne peut lui répondre, elle lui adresse plusieurs questions et finit par la prendre très-rudement par le bras, et la menacer du geste. La jeune fille lui échappe, le rouge d'une noble indignation colore son visage ; elle la regarde d'un air sévère et semble lui dire qu'elle a cessé d'être redoutable. La mère survient et lui conseille de rentrer dans son appartement, et d'obéir à milord ; à

ce mot d'obéir, elle entre en fureur, demande Philips à grands cris, apprend qu'il est avec milord et tombe dans un accès de convulsions réelles. Les deux femmes appellent quelques valets et la font reporter chez elle, où leurs secours la rappellent à elle-même ; elle ne menace plus, elle demande, elle prie qu'on lui dise quel est le sujet de l'entretien secret de milord, qui sont les étrangers admis dans sa confiance. La femme du concierge se tait, la muète ne peut rien savoir, ni rien dire ; elle qui savait si bien se faire comprendre par signes, semble

avoir oublié leur usage. Sa maîtresse éprouve toutes les horreurs d'une douloureuse anxiété; tour-à-tour elle s'agite et demeure immobile, elle donne par fois des marques de désespoir; et ce qui l'accroît encore, c'est qu'elle s'apperçoit que son état n'excite ni l'inquiétude ni la pitié. Enfin, milord paraît, elle l'appelle avec douceur, mais il s'approche avec le front d'un juge, ordonne aux deux femmes de se retirer; et s'asseyant auprès du lit, Adeline, lui dit-il, je viens vous prier, par égard pour moi, plus encore pour vous-même, de me

déclarer franchement ce que vous avez fait de miss Caroline et de sir Charles Goring. Tous deux sont entrés dans ce château avec vous ; Caroline a disparu le lendemain, sir Charles est demeuré malade et privé de sa raison ; vous l'avez fait transporter dans le lieu qui avait appartenu à sa mère, il n'y est plus ; qu'avez-vous fait de ces jeunes gens ? Parlez, que la vérité sorte une fois de votre bouche. Je suis encore maître de cette vérité quand vous me l'aurez confiée : gardez que cette question vous soit faite par d'autres. Je respecte en vous, et le titre de mon

épouse, et celui de fille du Protec-  
teur; mais les lois ne respectent  
rien, et vous savez trop que votre  
père vous abandonnerait à toute  
leur rigueur, précisément parce que  
vous êtes sa fille. — Les lois, ré-  
pondit-elle avec sa fierté ordinaire,  
ne peuvent rien contre moi. Nulle  
preuve ne s'offrirait à personne  
pour m'accuser. — Cela se peut,  
mais les présomptions ne sont-elles  
rien pour une famille qui réclame  
son enfant? — Eh! quelle est donc  
enfin cette famille qui a tant tardé à  
réclamer une fille que ses aventures  
ont rendue assez célèbre? — On ne

me l'a point encore nommée, mais ceux qui s'adressent à moi sont dignes de foi, et tous me disent qu'elle est issue d'un sang recommandable, qu'elle est héritière de très-grands biens, et qu'on me la nommera quand je l'aurai retrouvée, ou lorsqu'on sera certain que je ne puis la représenter. On me fait entendre que sa famille tient à la cour du Protecteur, qu'elle est puissante, et que j'ai à craindre de grands chagrins, si je ne puis prouver que ni vous ni moi n'avons contribué en rien à sa perte. On nous menace également des poursuites

de lady Goring; on veut que je sois responsable de la personne de son fils, et vous savez, Adelina, qu'il me sera facile de prouver que vous avez toujours agi seule contre ces deux jeunes gens; qu'une haine injuste vous a toujours dirigée; il faudra en expliquer les motifs, et ce ne sera point un époux indulgent qui en jugera. Enfin, dites-moi où est Caroline, où est sir Charles, et tout sera enseveli dans l'oubli.—Je ne puis rien répondre; sinon que trop de bontés m'avaient engagée à favoriser l'union de sir Charles et de cette malheureuse fille, dont

l'existence est un malheur pour tous ceux qui la connaissent. Elle a disparu le lendemain de mon arrivée, sir Charles en est devenu fou; je l'ai confié aux soins du médecin le plus voisin, et je pense que cet homme le regardant comme incurable l'aura emmené avec lui, ou dans sa demeure, ou ailleurs. Désormais, il y a peu d'avantage pour sa mère à le retrouver, et quant à votre Caroline, d'abord abandonnée, ensuite reconnue pour fille d'un père et d'une femme perdue, aujourd'hui, dites-vous, réclamée par d'illustres parents, qui n'ont

sûrement que des doutes, je ne vois pas le grand intérêt que j'aurais dû y prendre pour la garder avec tant de soins. Ne croiriez-vous pas, Mylord, qu'on veut nous effrayer? Ne croiriez-vous pas qu'il s'agit d'une intrigue pour faire admettre dans une famille, et sur des preuves légères, un être qu'on veut investir d'une succession vacante pour enrichir quelque aventurier, en faveur de qui la belle disposera de sa main? — Cela pourrait être, reprit lord Falcombridge; je ne serais pas éloigné de le croire, malgré quelques indices du contraire; mais

ce sont là des raisons évasives qui ne répondent point à la question. Vous avez eu Caroline dans les mains, on vous demande ce que vous en avez fait ; on vous rend, et l'on vous rendra responsable de son absence. Songez-y bien : on me parle d'une famille puissante, qui, dit-on, ne vous fera point de grâce ; de parents offensés, qui, pour retrouver leur fille, employeront tout, crédit, fortune, intelligences dans tous les pays ; on me dit que son nom est effrayant pour ceux qui l'ont persécutée. Adeline, je vous parle pour la dernière fois,

dites ce qu'elle est devenue ; on ne vous demande que cet aveu. — Je ne dirai rien, s'écria milady avec un ton décidé. Je ne sais rien, et quand j'aurais dérobé cette *illustre* victime à ses *illustres* parents, personne ne me contraindrait à en convenir ; apparemment j'aurais eu mes raisons, et je ne démentirais pas mon caractère. — C'est votre dernière résolution ? — Je vous dis, Mylord, que j'ignore ce qu'on me demande. — Il suffit, Adelina, ce n'est plus à moi que vous répondrez, dit-il en la quittant.

Elle avait plutôt dans cet entre-

rien cherché à faire parler son mari qu'à se défendre elle-même, et elle s'était persuadée que nul de ses secrets n'était connu. Cette famille puissante qui réclamait Caroline lui paraissait mal informée et guidée par quelques motifs inconnus. Tout l'étalage qu'on en faisait à milord Falcombridge venait peut-être des amis de sir Charles. D'ailleurs, dans l'impossibilité de représenter Caroline ou d'avouer sa mort, il ne lui restait plus qu'à payer d'audace, et elle y était résolue, lorsqu'elle fut appelée dans le cabinet de son mari. Elle y marcha d'un pas

ferme et avec une contenance plus qu'assurée. On la vit cependant changer de couleur en entrant. Sir Claypole était entre M. Tillotson et un inconnu habillé de noir. Milord était un peu plus loin, dans une embrasure de croisée, avec un homme âgé qui tournait le dos à la porte, et ils ne se dérangèrent ni l'un ni l'autre. Sir Claypole se leva, et prenant Adelina par la main, la plaça sur un fauteuil en face d'un bureau devant lequel ils étaient assis tous les trois à son arrivée, et sur lequel étaient des papiers et une cassette. Sir Claypole ayant repris sa

place : « Milady, nous sommes assemblés, dit-il, pour une affaire extrêmement grave et que vous auriez pu étouffer, si mon beau-frère avait obtenu de vous plus de franchise; mais j'espère encore que vous sentirez qu'il vaut mieux pour vous, la faire considérer comme une affaire de famille que de nous contraindre à en référer à Milord Protecteur. L'état de miss Caroline est connu; désormais sa fortune est sous la protection des lois; évitez, croyez-moi, qu'elles prononcent sur un point semblable. — Milady avait pâli lorsque Claypole avait

dit que l'état de Caroline était connu ; elle crut pouvoir se retrancher au-dedans des formes ; je demande, répondit-elle avec hauteur, de quel droit vous osez m'interroger ici ? — J'agis en vertu du droit d'un époux et d'un frère, et par l'intérêt que milord et moi devons prendre à l'honneur de notre famille qui semble offensé. — Par qui ? — Par vous, Milady. De grâce, daignez répondre à quelques questions que vous seule pouvez éclaircir. — Que fait ici M. Tillotson, est-ce aussi l'intérêt de ma famille qui l'y appelle ? — Non, Madame,

je n'ai point l'honneur d'appartenir à milord ; mais un intérêt aussi cher que tous les siens m'impose la loi d'y paraître au nom d'une mère qui réclame aussi son enfant ! Je suis chargé par lady Goring de savoir où est son fils. — Un autre, ajouta sir Claypole, est chargé de la procuration de l'oncle maternel de miss Caroline, qui doit sommer milord Falcombridge de lui donner satisfaction sur ce qui le regarde. Vous êtes enveloppée de manière à ne pas échapper, Milady ! L'homme respectable qui représente le parent de lady Caroline n'a encore rien si-

gnifié à votre époux ; votre époux ignore encore le nom de celui qui a droit de faire de justes réclamations ; elles sont effrayantes ; mais elles cesseront de l'être pour vous, si vous nous dites librement ce que vous avez fait de la jeune lady. — Elle a disparu ; c'est tout ce que j'ai à dire. — « Milord, dit alors Claypole, en s'adressant à son beau-frère, vous voyez que les prières sont inutiles. » A ces mots, milord se leva, et s'avancant vers la table en face d'Adelina, tenant par la main celui avec lequel il était assis, présenta aux yeux de son épouse le

musicien de Charles I<sup>er</sup>, dont la présence l'avait si fort effrayée à Londres, et qu'elle avait écarté avec tant de soins de la maison de son mari; qu'elle avait su rendre suspect à son père, et fait reléguer dans sa province. Elle fut effrayée, se leva et voulut sortir. Adelina, lui dit son mari d'un ton ferme et sévère, si vous sortez, vous êtes perdue. Je veux que vous m'expliquiez du moins un fait qui m'a ôté toute espèce de repos depuis qu'il m'est connu; qui a troublé mon imagination au point que le sommeil m'a refusé toute ses douceurs.

Avez-vous eu connaissance de la mort de M. Melvil? Adelina était demeurée sur son fauteuil, parce qu'elle pouvait à peine se soutenir; elle avait caché son visage dans ses mains; elle fut quelques moments sans répondre, mais elle se rassura encore, leva les yeux et répondit que M. Melvil n'était pas un personnage assez important pour que sa vie ou sa mort dussent occuper toute l'Angleterre. On m'a dit, ajouta-t-elle, qu'il avait été assassiné par des voleurs. — Étranges voleurs, qui ne se sont pas saisis des bijoux renfermés dans cette

cassette ! Voyez , Adelina , vous devez les connaître ; ils n'ont pas changé de forme depuis vingt-deux ans. — Je ne les connais pas. — Vous ne les connaissez pas ? — Non. — Ah ! je ne les ai pas oubliés ; et je veux savoir comment ils se trouvaient dans les mains de M. Melvil ; je sais qu'ils ont été désignés par lui comme l'héritage de Caroline. Caroline les a fait passer à Fenny, votre sœur, qui, en mourant, me les a confiés, afin d'en disposer en faveur de cette infortunée. Comment M. Melvil en était-il possesseur ?.... Je ne sais , continua

milord, depuis que je les ai vus.....

O ciel! je desire, je tremble de

m'éclaircir! Adelina, parlez, ces

objets autrefois!.... Vous ne pouvez

nier que vous les avez connus.....

Bien connus.... De grâce, parlez!

Adelina n'écoutait pas : elle résumait

ses moyens de défense; elle

voyait bien que l'état de Caroline

était soupçonné; mais les témoins

les plus redoutables étaient morts

ou expatriés; les écrits étaient anéan-

tis; la mort de Caroline rompait le

fil qui pouvait rattacher ensemble

de légers indices; il ne pouvait exis-

ter aucune preuve, l'audace pou-

vait encore la sauver. Au moment où Milord avait prononcé ce mot, parlez, elle releva sa tête altière, et lui dit qu'elle ne pouvait souffrir cet interrogatoire ; que Law et M. Tillotson n'avaient aucun droit à s'ériger en juges de sa conduite ; que sir Claypole n'en avait aucun en présence de son époux, et que son époux, en abusant des siens, méritait de les perdre ; qu'elle était donc résolue à ne pas répondre un mot et à finir ainsi une scène scandaleuse. Milord se frappa le front avec violence, et s'adressant ensuite à Law : « Respectable vieillard, lui dit-il,

toute condescendance a son terme; la mienne est épuisée : je suis préparé à tout. Vous dites que le nom de Caroline lui doit causer assez d'effroi pour la forcer à parler. Enfin, cette fille, quelle est-elle? Eh bien! Milord, c'est.... la vôtre!

Il suivit un moment de silence effrayant. Milord demeura immobile, les yeux fixes, la bouche ouverte, ne voyant et n'entendant rien. Sir Claypole l'observait en silence, craignant qu'il ne lui arrivât quelque accident. Après quelques minutes, il tomba dans un fauteuil, qui, par bonheur, se trouva der-

rière lui. Ah! grand Dieu! s'écriait-il, voilà donc où s'arrêtent toutes mes incertitudes! Caroline est à moi! Et Amélia? — Amélia, répondit Law, est aussi votre fille et celle de milady, ici présente, elle tient de vous toutes ses vertus. — Quelle détestable imposture, dit alors Adelina, où sont les preuves d'un roman aussi invraisemblable? Où sont les témoins de la substitution qu'on veut me prêter? — Vous voulez des preuves, s'écria Claypole! en voici une; tenez, Monsieur, lisez, dit-il à l'inconnu assis à ses côtés en lui remettant un papier.

*Milady Henriette Lewelyn à  
M. Melvil.*

« Je vais finir, le froid de la mort circule dans mes veines ; je ne reproche point à mon époux l'infidélité qui me conduit au tombeau. La perfide Adelina seule est l'objet d'un juste ressentiment ; elle a épuisé tous les artifices de son sexe pour usurper ma place. Moi, je n'ai employé pour me défendre que mon amour et mes droits d'épouse et de mère. Que Milord oublie combien il me fut cher ! Il serait trop malheureux s'il se rap-

pelait son Henriette, telle qu'elle fut pour lui, tandis qu'elle fut aimée ! Mais je frémis en pensant que ma fille va tomber au pouvoir de ma rivale. Vous seul, M. Melvil, pouvez la protéger. Veillez sur Déborah, sa nourrice. Si vous soupçonnez que cette femme soit corrompue, si les événements devenaient tels que ma fille pût être abandonnée à la détestable Adeline, emparez-vous d'elle, cachez son existence à tous les yeux, et ne songez à lui rendre ses droits à l'immense fortune que je laisse à son père, qu'à un âge où les lois

puissent la protéger avec certitude pour savie. Cette espèce de testament, le seul que je puisse rédiger dans une maison où je suis considérée en étrangère, vous sera remis par un homme encore fidèle. Il a les moyens de revêtir cet acte de toutes les formalités nécessaires pour assurer l'état de mon enfant ; il vous les communiquera. Je joins à cet écrit des bijoux que j'avais déjà quand j'épousai milord Falcombridge. Les autres ne sont plus en mon pouvoir. Vous ferez un jour voir à cet enfant un portrait dont Milord a cessé de faire ses

délices , et que je lui ai dérobé , sans même qu'il ait daigné s'en appercevoir ; mes diamants peuvent fournir à un état obscur et tranquille. S'il n'est pas possible que ma fille retrouve son rang sans risquer sa vie , alors je veux qu'elle la passe dans l'ignorance de son sort. Croyez-en ma triste expérience ; ce n'est pas la fortune seule qui fait le bonheur. Adieu , M. Melvil , ma main tremblante se refuse à tracer ces derniers mots , mes yeux distinguent à peine ; je ne vis plus que pour pardonner à Milord , et donner à ma fille ma

bénédictio et un dernier embrasement. »

O trop chère Henriette , prononça en sanglottant son malheureux époux ! ô chère et sensible épouse , c'est donc moi qui ai causé ta perte ! On m'avait persuadé qu'elle ne m'avait donné sa main qu'après la mort prétendue d'un objet aimé avant moi , et qu'ayant appris qu'on était encore vivant , elle ne me voyait plus qu'avec indifférence , et même avec aversion. Malheureuse ! dit-il en s'adressant à sa femme , c'est donc toi qui m'éloignas de cet ange , et lui supposant

des torts offensants pour un époux ,  
me forçâs à lui causer des chagrins  
qui l'ont conduite au tombeau ! —  
En croyez-vous, Milord, une femme  
en démence que vous fûtes obligé  
d'abandonner à ses chimériques  
visions , et s'ensuit-il que moi , qui  
vous avais sacrifié ma propre ré-  
putation ; moi , malheureuse mère ,  
qui ai eu à soutenir la perte de ma  
propre fille , je sois punie de toute  
la tendresse avec laquelle j'ai élevé  
celle de lady Henriette ? Ne  
voyez-vous pas que M. Melvil a  
bâti sur cette lettre une histoire  
que d'autres ont recueillie pour

substituer ma fille à la vôtre ? Qui sait même si ces caractères indéchiffrables sont en effet de la main de votre épouse ? « — Attendez, Milady, reprit Law, tout n'est pas encore expliqué. L'assassinat de M. Melvil va dérouler à nos yeux une suite de complots dont apparemment vous voulez essayer le récit. Milord, ajouta-t-il, Déborah ne put être corrompue ; mais Maclean, vous le connaissez. Aussitôt après votre mariage avec miss Adeline, celle-ci offrit et donna tant d'or, fit à cet homme vil tant de présents, qu'il consentit à disposer

des jours de Caroline, qui s'appelaient alors Amélia. Il acheta une ferme très-considérable, et demanda sa femme : on vous persuada que votre fille, encore faible et délicate, ne devait être ni sevrée, quoiqu'elle eût vingt-deux mois, ni changée de lait : vous la confiâtes à Deborah pour la conduire au pays de Galles, et Deborah eut avant son départ le temps de voir M. Melvil, qui se rendit à la ferme avant elle, et malgré Maclean, enleva l'enfant, et le conduisit chez lui, où malgré la simplicité de la maison, les souvenirs de sa pre-

mière enfance ne se sont jamais effacés. Deborah écrivit à Milady que ses ordres étaient exécutés. Milady lui envoya sa propre fille, que vous aviez nommée Caroline, qu'elle vous présenta comme celle de lady Henriette, en pleurant la mort de la sienne ; et c'est cette véritable Caroline qu'elle a dès lors investie de tous les droits à la fortune des Lewelyn ; c'est Caroline que vous avez élevée avec tant de soin, comme l'enfant de votre Henriette, mais qui a mérité tout l'amour d'un père, et le respect de tous ceux qui la connais-

sent; que le hasard a rendue la protectrice de sa sœur, et qui a porté jusqu'à l'héroïsme le sentiment généreux de l'amitié. » Oui, s'écria M. Tillotson; oui reprit Milord, Caroline et Amélia sont deux anges ! »

« Les troubles de l'état croissaient tous les jours, reprit Law, et donnaient lieu à différentes courses relatives aux intérêts de chaque particulier qui se trouvait lésé par le choc des divers partis. L'un des agents de milady rencontra Maclean, le vit dans la misère; et ce malheureux espérant obtenir en-

core quelque argent, fit la confiance que Déborah n'avait point fait périr la fille de lady Henriette, et qu'elle vivait chez M. Melvil. Les volontés de sa mère étaient rigoureusement observées, elle ignorait son état et son nom. Vous étiez, Milord, attaché au parti des indépendants. Vos succès étaient incertains ; vos biens alternativement envahis et abandonnés ; votre existence compromise ; le silence était donc le seul parti que dût prendre M. Melvil. Mais enfin, milord Protecteur est nommé général en chef. Sa puissance s'af-

fermit, M. Melvil se détermine à venir à Londres ; il veut s'adresser à vous , Milord, et même au général Olivier ; il se met en route ; il est assassiné ! mais la moitié seulement du crime est commise, Caroline échappe aux meurtriers ; elle est sauvée par le jeune Goring. Les assassins se sont contentés de saisir les papiers qui constataient l'état de sa pupille , sans s'inquiéter des bijoux qui auraient tenté l'avarice de véritables voleurs. En effet, Milord, qui étaient ces brigands ? Deux domestiques de Milady, dont l'un a été tué par

Charles Stuart, et l'autre est Will, actuellement en France avec Madely, la confidente de sa maîtresse, et trop mal récompensée par elle pour avoir gardé de pareils secrets. Du moment où Milady sut où était Caroline, elle vint s'établir au château de l'Hermitage; elle la vit, et de ce moment ont commencé les persécutions qu'ont essayées cette fille infortunée, lady Goring et son fils. Quel tissu de fourberies, s'écria Milady avec emportement! Des prétendus auteurs de cette fable absurde, l'un est mort, l'autre est en France, voilà

des preuves bien concluantes ! Oubliez-vous , Messieurs , que l'état de votre Caroline a été constaté par les meilleurs jurisconsultes de Londres , par l'avocat général lui-même ? Oubliez-vous , Milord , vous qui souffrez qu'on m'accuse en votre présence , que vous-même vous avez été convaincu que cette fille est celle de M. Melvil , et de cette Deborah , tirée par lui du dernier asile des prostituées , morte enfin dans cet incendie dont sans doute aussi j'ai fait allumer les feux.

» Oui , c'est vous-même , s'écrie à l'instant une voix sortant d'un ca-

binet voisin, et ces accents sont suivis d'une apparition terrible ! Deborah se présente devant milady. Oui, continue-t-elle, si vous n'avez pas ordonné ce crime, il a été commis pour servir votre haine. Je suis échappée au poignard de Will, Caroline a été arrachée de ses mains. Deborah ! s'écrie Adéline d'une voix étouffée ! Deborah, répète Milord, qu'as-tu fait de ma fille ? C'est Caroline, répondit la Galloise ; Maclean et Molly ne me démentiront pas, ils sont ici. — Et voilà, ajouta M. Tillotson, la confession de Will et de Madely,

faite sous les yeux et par l'ordre de Charles Stuart; le colonel Careless, informé d'abord par M. Law du sort de cette aimable fille qu'il avait vue chez M. Melvil, et reconnue lorsqu'elle accompagnait le prince dans sa fuite; instruit par les recherches de M. Windham, à qui le prince l'avait recommandée; le colonel Careless, dis-je, étant venu à bout de passer en France, est venu à Fécamp, a été instruit du séjour de lady Goring, s'est rendu chez elle, et nous sommes tous deux témoins avec Lewis et Barclay, de cet acte que Charles

Stuart a fait rédiger en sa présence. Je me suis chargé de l'apporter en Angleterre. J'y ai joint cette copie légalisée du testament de lady Henriette, dont elle n'avait adressé qu'un extrait à M. Melvil, et qui était déposé à Rouen chez le fils du notaire français, à qui lady Henriette l'avait remis, et qui fut signé par deux domestiques de cette dame comme témoins. Will avait su découvrir ce fait ; et d'après ces indications nous l'avons trouvé chez le fils de cet homme que la mort avait enlevé avant qu'il eût pu instruire de ce dépôt, ni

M. Melvil, ni même son fils, qui ne savait à qui cette pièce pouvait être utile. »

Pour cette fois, c'en était trop. Milady n'eut pas la force de soutenir la conviction d'une partie de ses crimes. Elle tomba réellement sans connaissance, et fut transportée dans sa chambre, par les valets de son beau-frère, qui la laissèrent entre les mains de la muète et de sa mère, en ordonnant à leurs domestiques de veiller à ce qu'elle ne sortît point du château. A peine avait-elle quitté la chambre que Maclean vint se jeter

aux genoux de Milord, et lui raconta comment séduit d'abord par Will, ensuite par Adeline, il avait trouvé à Newgate l'extrait de naissance d'une fille qu'il avait eue autrefois dans la prison avec une femme perdue de mœurs, et qui s'appelait Deborah. Cet enfant avait été nommée Charlotte par un prisonnier appelé Charles Melville, fils d'un cordonnier, et détenu pour avoir troublé *la paix du roi*. Ces papiers étaient en règle, et quelques apparences ayant favorisé la fable inventée à cet égard, les hommes de loi devaient avoir été

complètement induits en erreur. Mais Maclean affirma que *la pauvre jeune dame* qu'il avait emmenée de Londres par ordre d'Adelina pour la conduire dans les Orcades , était vraiment la fille de Milord et de lady Henriette ; que Lewis l'avait suivi , lui avait ordonné au nom de Milord et de sir Claypole de l'emmener chez lui , et lui avait donné , pour marques de leur protection , une forte somme d'argent , et remis pour Caroline une malle dans laquelle il avait glissé un portrait de lady Goring , peinte avec son fils , âgé de deux ou trois ans ,

que Claypole avait eu lors du procès du lord Goring, et qu'il avait fait donner à Caroline comme une consolation dans son malheur. Maclean ajouta qu'à Edimbourg il avait joué et perdu l'argent qu'il avait reçu, ce qui lui avait fait prêter l'oreille aux propositions d'Adelina, et consentir à lui livrer Caroline, qu'elle voulait, avait-elle dit, éloigner seulement de sir Charles Goring, afin de l'empêcher de faire un si mauvais mariage; que depuis, Law l'avait fait venir chez lui, l'avait conduit chez milord Lewelyn, grand oncle ma-

ternel de Caroline , chez lequel il avait retrouvé Deborah , qu'il croyait morte dans l'incendie d'Heales , et où il avait joint sa déclaration à la sienne.

« Comment as-tu échappé à la mort, demanda Milord à Deborah ? »

Le scélérat Will , répondit-elle , avait mis le feu à notre maison pour m'enlever Caroline , que j'allais par ordre de mon maître conduire dans nos montagnes. Craignant que mes cris n'instruisissent lady Amélia de son crime , il me porta un coup de couteau dans le flanc. Je tombai ; je fus portée avec les

morts dans la cour du presbytère, où le pasteur me trouvant un reste de vie, me donna des secours, et opéra ma guérison. Il en informa mon maître qui me fit conduire en effet dans les montagnes où j'ai demeuré cachée pendant qu'il a fait toutes les recherches qui l'ont conduit à la vérité. Enfin nous y voilà parvenus. Caroline est bien mon enfant, Milord, c'est bien le vôtre. Plusieurs fois j'ai été la voir chez M. Melvil sans qu'elle m'ait jamais apperçue, et je l'ai bien reconnue quand, déguisée en garçon, elle est venue chez nous.

Tout était donc prouvé. Adeline était convaincue d'avoir voulu attenter aux jours de Caroline dès son enfance ; depuis, d'avoir voulu la faire assassiner avec M. Melvil ; et si elle n'avait pas ordonné l'incendie du village , et le meurtre de Deborah , il n'était pas moins vrai que ces crimes avaient été commis pour elle. C'était à cette occasion qu'elle avait prétendu que Will avait outrepassé ses pouvoirs, sans qu'elle eût recueilli le fruit qu'elle en attendait , puisque Caroline avait échappé ; que Madely l'avait aussi mal servie à Edimbourg , et lui

avait rendu plus difficile la perte d'une victime dont les malheurs avaient fixé tous les regards. Elle leur avait refusé la récompense promise, les avait fatigués par ses reproches et ses emportements, au point que ne pouvant se venger d'elle en Angleterre, sans se dévouer au même châtiment qu'ils auraient attiré sur sa tête, ils étaient d'abord allés trouver le vieux Law, qui avait recueilli leurs indications, et les avait engagés à passer en France, à chercher M. Tillotson, et à se rendre ensuite à La Haye, où ils pourraient avec

lui parvenir jusqu'à Charles Stuart, qui seul pouvait leur faire grâce au moyen d'une confession générale qui réparerait tous leurs crimes. M. Tillotson et lady Goring comblés de joie écrivirent à Law de lui envoyer deux personnes sûres, étrangères à tout intérêt relatif à la jeune personne, afin d'appuyer leurs réclamations, et de les présenter comme témoins. Qui pouvait mieux remplir ce but que Lewis et Barclay ? Qui pouvait mieux qu'eux rendre compte des malheurs de Caroline, et de leur premier principe ? Ce fut alors

que Law vint à Londres, et tenta de voir milord Falcombridge; mais ayant été apperçu par Adeline, un secret pressentiment saisit cette femme; elle imagina que c'était pour Caroline que le vieillard avait quitté sa retraite; elle l'écarta comme on l'a vu. Mais Law ne se déconcerta point; il fit parvenir ses inductions à sir Claypole. La découverte des diamants venait de frapper lord Falcombridge d'un long étonnement. Sans s'expliquer comment l'écrin d'Henriette Lewelyn se trouvait entre les mains de M. Melvil, ni comment il sem-

blait que M. Melvil l'eût désigné à faire le patrimoine de sa pupille, ou peut-être de sa propre fille, il brûlait d'être éclairci sur le sort de cet enfant. Claypole n'était pas assez éclairé sur ce point; il ne voulût point troubler le repos de son beau-frère, ni même celui de la sœur de Fenny. Lorsque les découvertes faites en France et en Hollande eurent montré l'évidence de tout ce qu'on ne faisait encore que soupçonner, on se détermina à ne montrer les preuves incontestables de l'état de Caroline qu'en présence d'Adelina, tant on redou-

tait son ascendant sur son époux, et son génie fécond en intrigues et en subterfuges. On conclut qu'il fallait les effrayer l'un et l'autre par l'appareil des poursuites d'une famille qui redemandait Caroline, et voulait absolument qu'elle lui fût rendue; enfin, on voulait démasquer complètement l'ennemie de cette fille infortunée, et ce ne pouvait être qu'en assurant son mari que le sort de Caroline, et la singulière circonstance des diamants seraient éclaircis à la fois. Ces diamants avaient toujours été la source des idées qu'on s'était faites sur

la naissance de celle qui les possédait, et toujours ils avaient mis sur la voie ceux qui en avaient eu connaissance ; et lorsque Claypole qui avait prié son beau-frère de les lui confier les avait fait voir au vieux lord Lewelyn, celui-ci les avait reconnus à l'instant. Adeline n'avait jamais su qu'ils fussent dans la cassette ; elle savait seulement par Maclean que de certains papiers existaient chez M. Melvil, et ne s'aperçut pas plus que Will qu'elle n'avait qu'une copie de la lettre testamentaire de lady Henriette. Elle crut que c'était l'original

aussi bien que l'extrait baptistaire de l'enfant , et diverses lettres adressées à M. Melvil pendant le cours des chagrins de cette malheureuse femme , et qui prouvaient toutes son amour pour son époux , la pureté de ses sentiments et de sa conduite , et l'infamie de cette supposition d'un premier choix ; milord Falcombridge ayant possédé toutes ses affections dès la plus tendre jeunesse , comme il l'avait toujours cru. Will avait su persuader à sa maîtresse de lui confier tous ces papiers , sous prétexte qu'elle ne pouvait les garder sans

s'exposer par quelque circonstance imprévue aux regards de Milord , en lui représentant que si elle les détruisait , elle s'ôtait les moyens de forcer un jour lady Amélia au partage égal de la fortune dont celle-ci demeurerait héritière et maîtresse absolue à l'époque de sa majorité. Ce fut la cause du trouble extrême que causa la fuite de Will et de Madely , et de l'empressement qu'Adelina montra de ce moment à presser le mariage d'Henry Claypole et d'Amélia. Elle croyait que cet hymen accompli , sir Claypole et son fils deviendraient les ennemis

de Caroline , en cas de quelque trahison de la part de Will ; et d'ailleurs elle faisait marcher de front ce mariage tant désiré , et le complot par lequel elle devait s'assurer de la personne de Caroline , sans perdre de vue sa passion pour le jeune Goring. Mais sir Claypole qui en savait au moins assez pour tout présumer , ne voulait point que son fils fût soupçonné d'avoir voulu profiter de l'erreur de milord Falcombridge. Il savait que lady Amélia , riche de ses seules vertus , serait la femme de son Henry , mais il ne devait l'épouser qu'après l'évé-

nement. Ni lui ni Amélia n'étaient point instruits , tous deux se reposaient de leur bonheur sur la tendresse de leurs pères , et Claypole avait donné à milord Falcombridge des raisons de politique assez plausibles pour le satisfaire, et adopter un court délai.

Milord Falcombridge frémissait d'horreur d'avoir été pendant vingt ans l'esclave d'un monstre capable de concevoir et d'exécuter tant de crimes ; capable de les méditer sans cesse , de les entasser les uns sur les autres, et de dormir en paix. Mais convaincu de tous ceux qui

venaient de lui être prouvés , que lui restait-il encore à redouter ? Caroline avait été entre ses mains , et Caroline avait disparu ! Dans le premier moment de surprise , il n'avait songé qu'à examiner les pièces qu'on venait de lui produire ; mais se voyant bien certain d'être en effet le père de Caroline , l'affreuse réflexion qu'elle pouvait être perdue pour lui , vint frapper son esprit et son cœur ! Comment arracher un aveu , et quel devait être cet aveu qu'on devait craindre et désirer ! Allons la trouver , mon frère , dit Claypole , et promettons-

lui l'oubli de ses forfaits , et sa grâce toute entière. . . . . Au moment où il disait ces mots , Adeline , toute échevelée , l'œil en feu , se précipite dans le cabinet. . . . .

Ma grâce , s'écrie-t-elle ! pensez-vous que je m'abaisse à vous la demander , que je veuille jamais l'accepter ? Vous avez souffert que la fille du Protecteur , la femme de Milord Falcombridge fût déshonorée ; vous avez éloigné de moi cette fille qui m'était si chère , pour qui j'ai tout sacrifié , et vous vous imaginez que je vous voie tranquillement délibérer à quel genre de

supplice vous allez me livrer ! Non, vous ne goûterez point cette joie barbare ! Ne pouvant disposer de vous tous à mon gré, je vous laisse plus à plaindre que moi. Oui, le même poison que je viens de prendre a coulé dans les veines de votre Caroline ; elle est morte, et je suis vengée ! Monstre, s'écria milord Falcombridge, en s'élançant vers elle, à qui tient-il que je ne t'arrache la vie ! — Croyez-vous effrayer celle qui expire par sa propre volonté ?..... Elle en aurait dit davantage, mais Claypole craignant que tant de hardiesse ne por-

tât Milord à quelques extrémités qui l'auraient compromis, la prit par le bras et la conduisit dehors du cabinet, sans être ému de la moindre pitié ! mais le malheureux père était tombé dans l'accablement. Tous les assistants étaient frappés de terreur, on n'entendait que sanglots. Law était anéanti.

Tout à coup la muête entre dans le cabinet, va se jeter dans les bras de Milord, et par des signes multipliés tâche de faire entendre ce qu'elle a de si intéressant à apprendre ! mais c'est en vain qu'elle s'épuise en gestes et en re-

gards expressifs ; ceux qui n'ont pas l'habitude de vivre avec elle, la considèrent, et ne peuvent la comprendre. Enfin, désespérée de lutter contre le malheur de sa situation, elle prend sir Claypole et milord Falcombridge par la main, et les entraîne vers la porte. Ils la suivent ; un rayon d'espoir brillé à leurs yeux ; elle descend ; elle leur montre une joie extrême de ce qu'ils consentent à marcher avec elle. Milord frémit lorsqu'ils lui voient prendre le corridor étroit qui conduit aux caves : il ne doute point que sa

fille n'y soit enfermée ; mais y serait-elle encore ? cette fille lui aurait-elle conservé la vie ? l'incertitude était affreuse. A peine Milord pouvait-il se soutenir , Claypole guidait ses pas tremblants , et lui-même aurait eu besoin d'un appui. Une autre scène se prépare ; comme on ouvrait la porte de l'escalier du caveau , Milord s'entend appeler à grands cris par ses valets ; lui et son frère s'arrêtent , tandis que la jeune fille qui n'entendait rien , joignait ses mains , et les tirait à elle en descendant toujours. Un domestique avait vu son maître

dans les détours du bâtiment ; il indiqua sa route , et Milord vit accourir vers lui tout hors d'haleine le fidèle Philips , qui se jète dans ses bras en pleurant , et si profondément ému , qu'il perdit presque connaissance. « Que me veux-tu , Philips , lui dit-il ? je suis accablé de douleurs , peut-être la mort serait un bienfait pour moi. » Non , Milord , non pas la mort ; prenez courage. Venez avec moi. — Non , laissez-moi suivre ta fille ; elle me conduit peut-être vers les tristes restes de... — N'achevez pas , Milord , venez , j'ai des renseigné-

ments plus sûrs que ceux de ma pauvre muète. — Milord cède aux desirs de Philips ; et en entrant dans la cour, il apperçoit une troupe de jeunes paysans, et un brancard porté par plusieurs d'entre eux, sur lequel était couchée... Caroline elle-même, que le mouvement avait plongée dans un doux sommeil. Un jeune homme marchait à côté d'elle, et tenait une de ses mains, tandis que de l'autre côté, un homme habillé de noir réglait les pas de ceux qui la portaient..... Caroline,..... s'écria Claypole ! Ma fille, prononça milord Falcom-

bridge ! et le changement subit de situation le fit tomber évanoui dans les bras de Philips. On ouvrit promptement les salles du rez-de-chaussée , donnant sur les jardins , et l'on y fit entrer Caroline , qu'on plaça doucement sur un canapé. Le jeune homme s'assit près d'elle ; il semblait occupé d'elle seule ; tout autre objet lui était étranger ; il veillait sur ses mouvements comme une mère tendre sur ceux de l'enfant qu'elle nourrit de son lait. Le docteur donna des secours à Milord , et ne tarda pas à le faire revenir. Son premier mouvement

fut de se jeter à genoux près de sa fille, et de remercier l'être tout-puissant qui la lui rendait. Caroline ouvrit les yeux, et le premier objet sur lequel elle fixa ses regards, fut son père dans cette touchante attitude. Milord, lui dit-elle.... — O ma Caroline ! appelle-moi ton père ! — Suis-je en effet votre fille ; n'est-ce point une illusion ? — Non, non, tu es ma fille, la fille de mon Henriette, et ton sort sera aussi heureux qu'il fut infortuné. Sir Charles Goring, dit-il au jeune homme qui tenait encore une des mains de sa fille, sir Charles, vous

êtes mon fils , et voici votre épouse. Sir Charles qu'on avait sans doute deviné , sir Charles qui avait retrouvé la raison quand on lui avait montré sa chère Caroline , la quitta , lorsqu'il entendit des mots si doux , et vint se jeter aux genoux de Milord qui le releva , le serra dans ses bras , et joignit sa main tremblante à celle de sa fille. Claypole embrassa les deux jeunes gens. « Que n'avez-vous encore une amie , dit-il avec amertume ? pourquoi ma Fenny n'est-elle pas témoin de votre bonheur ? mais , mon frère , ceux qui vous ont rendu votre

fille, ils sont ici, et tremblent de paraître devant vous ! Ah ! s'écria Milord, pourquoi se dérobent-ils à ma reconnaissance ? Qui sont-ils, ces généreux étrangers ? — Eh mon père ! s'écria Caroline à son tour, qui serait-ce, sinon ma sœur et son Henry ? Henry et Amélia, dit vivement Milord ! ah ! qu'ils paraissent, Amélia est aussi ma fille. Amélia et Henry étaient déjà dans les bras de leur père; tous deux avaient ramené Caroline, mais ils n'avaient osé se montrer. Amélia craignait que Milord ne déversât sur elle une partie du ressentiment

dû à l'usurpation involontaire du nom et des droits de son aînée. Rougissant des crimes de sa mère, accablée de la honte qu'ils impriment sur le front d'un enfant vertueux, elle n'osait partager avec Caroline les embrassements d'un père offensé. Sir Henry glacé de la même crainte partageait sa situation. Milord les reçut l'un et l'autre avec des marques de tendresse si touchantes ; il rendit un hommage si public aux vertus d'Amélia ; parla d'elle avec tant d'orgueil paternel ; se félicita tellement d'avoir donné le jour aux deux filles les plus par-

faites de toute l'Angleterre , qu'Amélia versa des pleurs de joie , et sentit ranimer dans son cœur , et la vie et la douce satisfaction d'elle-même.

Cependant on ne saurait se peindre l'étonnement dont les deux sœurs se trouvèrent frappées , lorsqu'elles se sentirent serrées dans les bras de Déborah ! elles crurent que les morts sortaient du tombeau pour célébrer leur réunion. La Galloise , ivre de joie , criait et pleurait à la fois. Caroline l'embrassait avec une tendresse presque aussi expressive ; elle vit Molly avec re-

connaissance, et Maclean sans courroux ; elle savait que les grands disposent à leur gré du cœur et des actions des misérables, quand la nature leur a donné des penchans vicieux, et qu'alors leurs crimes sont l'ouvrage de ceux qui les ont payés et corrompus.

Le bruit de ces événements était parvenu jusqu'aux oreilles de la coupable Adelina ; malgré l'effet du poison, qui commençait à se faire sentir, elle ordonna impérieusement qu'on allât s'informer de ce qui causait un mouvement extraordinaire dans un lieu où elle croyait

tout le monde plongé dans la douleur. On lui rendit un compte fidèle de la résurrection de Caroline, et de son retour auprès de son père. Sa rage augmenta les funestes effets du poison, auquel elle avait refusé d'apporter aucun remède ; elle courut à une armoire secrète dans laquelle était un poignard, et furieuse voulut sortir de son appartement. Dans le moment où elle luttait contre ceux qui la retenaient, parut la malheureuse Amélia, qui, fidèle au vœu de la nature, avait demandé à Milord la permission de voir sa mère ; Ade-

lina l'aperçoit. « C'est toi , lui dit-elle , dont l'obstination m'a perdue ! Malheureuse , j'ai tout fait pour toi , et tu as conservé le serpent dont l'existence me tue ! Eh bien ! tu mourras avec moi. » Au même moment , elle se jète sur sa fille , qui lui tendait les bras d'un air suppliant , la renverse à ses pieds sans défense , et l'allait poignarder , malgré les efforts des femmes qui la gardaient. Mais heureusement Phillips avait suivi sa jeune maîtresse ; d'un bras vigoureux , il repoussa cette femme , et releva la tremblante Amélia , qui avait presque

perdu connaissance. Adelina désespérée de n'avoir pu assouvir sa vengeance, et entourée de plusieurs domestiques, accourut aux cris de Philips, leva le bras sur elle-même, et s'enfonça dans le sein l'arme fatale. Elle expira presque au même instant ; mais Amélia n'en fut pas témoin, Philips l'ayant emportée dès qu'il eut empêché le dernier crime qui manquait à l'existence de cette femme odieuse.

Ainsi Philips eut le bonheur de sauver la vie à l'aimable Amélia, après avoir contribué à sauver aussi l'amant de Caroline. Cet homme

incorruptible n'avait feint d'entrer dans les vues de milady que pour éviter qu'elle s'adressât à quelques hommes pervers. C'était lui qui avait prévenu le docteur de la vérité ; et s'il n'avait pas lui-même contribué à la délivrance de Caroline , c'est qu'il ne savait pas ce qu'elle était devenue. Sa fille le croyant de concert avec sa maîtresse , ne lui avait jamais fait entendre que la victime fût dans le château , et l'avait fait évader sans savoir ce qu'elle pourrait devenir. Au moment où elle se jeta dans les flots , Milord passait pour arriver

au château où Philips lui avait écrit que sa présence était nécessaire, et où lui-même avait donné rendez-vous à Claypole, à Law, et à M. Tillotson, et où l'on devait lui nommer la famille de la jeune Caroline. A quelque distance, suivaient Amélia, sir Henry, et deux femmes qui les accompagnaient. Sir Henry apperçut quelque chose de blanc qui flottait sur les eaux ; et comme en cet endroit la rivière formait un coude, il crut distinguer un corps. A l'instant il ouvre la portière, descend précipitamment, et voit que c'est

une femme dont les vagues semblaient se jouer ; il ôte ses habits , s'élance , la ramène au rivage , reconnaît Caroline, et appelle à grands cris son Amélia , qui se jète sur le corps de son amie , cherche à la réchauffer , ôte une partie de ses vêtements pour la sécher , et n'osant la conduire au château , la fait porter à la maison de lady Goring , où elle trouva le médecin soigneusement renfermé avec son malade. Il avait fait croire à milady qu'il avait exécuté ses ordres ; mais de concert avec Philips , il ne s'était pas écarté avant l'arrivée de Mi-

lord. La vue de Caroline mourante , peut-être morte , devait , selon les apparences , troubler absolument la raison de sir Charles ; elle opéra un effet tout contraire. L'idée de mourir avec elle calma ses transports , et lorsque les soins du docteur ranimèrent cette vie prête à échapper , il recouvra toutes ses idées , et ne pensa plus qu'à fuir avec elle , loin de sa persécutrice. Le docteur espérait mieux des événements qui se préparaient , mais il eut la prudence de se taire et de les attendre. De son côté , Philips n'eut pas plutôt entendu ,

ce qui résultait pour Caroline de toutes les preuves rassemblées contre Adelina , qu'il partit pour la chaumière , l'instruisit de son sort , et la supplia de permettre qu'il la remit lui-même à son père. Il n'avait pas été le témoin de l'avcu qu'avait fait Adelina ; il n'avait pas vu son maître persuadé de la mort de sa fille ; il n'avait donc pu prévenir ce moment d'affreuse perplexité , mais l'extrême intelligence de la muète lui ayant fait comprendre une partie de la vérité , elle entraîna Milord aux souterrains , pour lui montrer le chemin par lequel elle avait

fait évader celle qu'on pleurait ,  
lorsque Philips vint rendre la joie  
et le bonheur au malheureux père.

Cette jeune fille , pénétrant enfin  
quel était le sort de Caroline , vint  
lui témoigner sa joie par des larmes  
et de naïves caresses. Caroline  
la serra contre son cœur , la remit  
dans les mains de son père , qui la  
bénissait , quand Philips lui rap-  
porta son Amélia , presque anéantie  
par la frayeur et le chagrin , mais  
heureusement tirée du péril immi-  
nent qu'elle avait couru. On apprit  
presqu'aussitôt la mort de sa mère ;  
et comme elle délivrait Milord des

embarras qu'aurait entraînés la difficulté de cacher ses crimes , et la honte de les dévoiler , par rapport à l'intéressante Amélia , on regarda sa fin comme un bonheur pour elle et sa famille. Elle était arrivée loin de la capitale ; le secret était entre les mains de parents et d'amis ; on devait regarder comme tels Philips et sa femme. Le Protecteur n'était point en état de s'occuper de soins particuliers. La conspiration des Millenaires le frappait de terreur. Celle de Sindercome ajouta encore à ses craintes. Le crime fut prévenu ; mais Crumwell , en punissant l'as-

sassin, ne put découvrir le fil du complot, ni connaître aucun des complices. Sindercome fut condamné par un jury, mais on le trouva mort dans sa prison, et l'on jugea qu'il avait caché sur lui du poison dont il avait fait usage (1). Crumwell aurait mieux supporté ses peines, s'il avait été plus heureux dans sa famille, et s'il y avait pu compter quelques amis ; mais il avait perdu la seule personne qui lui fût chère, en perdant mistriss

---

(1) Thurloe's state papers, vol. VI.

Claypole. Toutes ses filles , opposées à ses opinions , et profitant de ses bienfaits sans lui en savoir gré , ne pouvaient lui offrir aucune consolation. Il ne croyait plus voir autour de lui que des ennemis ; l'aspect des étrangers l'importunait ; il s'entourait à toute heure de forces imposantes , et se tenait sans cesse armé , comme s'il eût commandé à des brigands ; il ne retournait jamais d'un lieu par la même route qu'il avait prise pour s'y rendre ; il ne couchait jamais trois nuits de suite dans la même chambre , et sa garde ne savait jamais celle qu'il avait

choisie. La société lui était insupportable depuis qu'elle n'était plus pour lui un objet de ce délassement qui n'existe que dans la confiance; la solitude lui était à charge, il était dans un état continuel de tristesse et de mélancolie. Ce n'était plus Cromwell, général habile et intrépide; ce n'était plus Cromwell, méditant de vastes projets d'agrandissement pour la nation anglaise, et triomphant à la fois des Hollandais et des Espagnols; il avait perdu toute son énergie; son corps épuisé ne soutenait plus en lui le courage de

l'âme. Il était malade , une fièvre lente le minait sourdement, et l'on ne doutait pas qu'il n'approchât de sa fin (1). On ne craignait donc pas au château de l'Hermitage qu'il cherchât dans ce moment à connaître le genre de mort de milady Falcombridge , lorsqu'on la lui présenterait comme naturelle ; et Milord et ses amis résolurent de lui épargner la connaissance de tout ce qui l'avait précédée.

Il semblait que tout dût con-

---

(1) Voyez Hume , vol. VII, chap. XLI.

courir à rendre ce château, d'abord si triste, le séjour d'une douce joie. Un nouvel hôte vint partager celle qu'on y goûtait déjà. Lady Goring n'avait pu savoir que son fils était menacé sans venir partager ses dangers. Monk qui avait donné à Caroline tant de preuves d'intérêt, et qui n'avait pas été étranger aux moyens dont on s'était servi pour lui rendre son nom, favorisa le passage de la mère de sir Charles sous le nom de mistriss Belmour. Quels furent les transports de ces deux enfants ! On se disait au château qu'il ne manquait que sa pré-

séance à la satisfaction générale , et tout à coup , milord Falcombridge qu'on avait appelé parut en la tenant par la main. Elle était suivie par Lewis et Barclay qui avaient guidé ses pas ; encore une fois qu'on juge des transports de sir Charles et de Caroline ! qu'on juge de ceux d'une mère tremblante pour son fils , et qui le retrouve entouré du bonheur ! qu'on se représente le plaisir du fidèle Tillotson , qui ne désirait aussi que de rejoindre son amie avec ses enfants ! qu'on se peigne la sensibilité du vieux Law qui venait de faire des heureux à la fin de

sa carrière ! qu'on pense aussi au plaisir qu'éprouvaient Lewis et Barclay, dont le zèle avait été si utile, et à la reconnaissance de Milord envers tant de personnes généreuses aux soins desquelles il devait sa fille et son bonheur !

Lady Goring fut de l'avis de tous sur le secret qu'on avait gardé à l'égard de la coupable Adélina. Si l'on n'avait pas adopté ce prudent conseil, il devenait difficile de régler juridiquement les droits des deux filles de Milord. Amélia, ou du moins celle qui était connue sous ce nom, perdait les siens.

même à l'héritage de son père , et ne pouvait espérer qu'une pension. Il y aurait eu même beaucoup de difficulté à régler leurs partages , si Caroline avait été moins digne de la fortune qu'elle venait de recouvrer. Ni l'une ni l'autre n'avaient songé à ces points de discussion. Contentes de se revoir et de s'embrasser , elles songeaient à leurs amours , à leurs parents , à leurs amis ; leurs biens ne se comptaient pour rien dans leur imagination ! Mais lorsque tous réunis , milord Falcombridge entama un discours nécessaire , et qu'il eut exposé

que sa fille aînée avait seule des droits à sa fortune, il fut vivement interrompu par Caroline, qui d'abord embrassa Amélia avec transport. « Quoi donc, s'écria-t-elle, la pauvre Caroline qui ne doit son existence qu'aux vertus de sa sœur, serait dans la prospérité, tandis qu'Amélia serait malheureuse ! Non, mon père, vous ne voulez pas humilier Caroline, et elle deviendrait odieuse à elle-même et au monde entier. Vous avez deux filles, Milord ; le bien de ma mère vous appartient ; qu'il soit partagé entre toutes deux. A ce prix, j'accepte

L'héritage de ma mère qui en disposerait ainsi que je le desire , si elle pouvait renaître , et adopter Amélia. Sans cela..... Sans cela , interrompit vivement lady Goring , je renonce pour mon fils à ces biens dont il faudrait dépouiller sa bienfaitrice , et je suis sûre de son cœur comme du mien. » Mon père , reprit Caroline , je vous le répète , vous avez deux filles : l'une vous a aimé , elle ose le dire , sans connaître le lien qui l'unissait à vous ; mais l'autre , depuis son enfance , a fait votre bonheur. Diviser leurs intérêts , c'est repousser l'une ou

l'autre de votre sein ; toutes deux furent unies par le malheur ; la fortune n'aura point le funeste pouvoir de les séparer. « Vous avez, Milord, ajouta lady Goring, accordé lady Caroline à mon fils ; telle qu'elle était dans la chaumière, je l'avais nommée la fille de mon choix, et aujourd'hui je déclare au nom même de sir Charles, que je la nommerai telle encore avec les tristes débris de ma fortune pour tout héritage, ou que nous y renoncerons, si le sort de lady Amélia n'est pas égal au sien. » — Caroline m'est trop chère, reprit sir Char-

les , pour songer à son rang ni à ses biens ; mais si Milord ne m'accordait le nom de son fils qu'aux conditions de dépouiller Amélia et sir Henry , je n'ose prononcer mon arrêt ; mais je connais lady Caroline , ce que je pense est dans son cœur ! — Pour moi , dit alors Henry Claypole , je suis étranger à de semblables débats. Je n'ai pas une grande fortune , mais je sais qu'elle suffit à mon Amélia..... — Non , elle ne suffit pas , reprit Caroline , puisque j'en aurais plus que ma sœur. — Écoutez-moi toutes deux , répondit milord Falcom-

bridge, je ne veux ni refuser, ni humilier mes enfans. Amélia, prononcez. — Je ne mettrai point de fierté dans ma conduite envers ma sœur, envers mon amie, dit Amélia; j'accepte d'elle ce que je lui aurais offert si je l'avais possédé. Milord n'avait souffert qu'on le sollicitât, que pour jouir avec une satisfaction paternelle des vertus de ses deux filles. Des larmes d'attendrissement baignaient ses joues; il jouissait aussi de la noblesse des sentiments de lady Goring, et de celui à qui le bonheur de Caroline était confié; Henry et son père

semblaient indifférents à l'accroissement de la fortune actuelle d'Amélia ; mais ils étaient touchés , sans en être surpris , de la manière généreuse dont leur sœur savait jouir d'un sort acheté par tant d'infortunes. Amélia aurait sans regret abandonné des biens auxquels elle n'avait nul droit. Elle leur était si supérieure ! mais l'amitié de Caroline lui était si chère , que cette marque de tendresse et de reconnaissance de sa part était d'un prix que l'or ne saurait payer. Law et Tillotson , témoins de cette touchante discussion , convenaient que

le lord Falcombridge et lady Goring étaient trop riches de rassembler dans une seule famille ce qui aurait fait le bonheur de plusieurs autres.

Il ne restait plus qu'à faire adopter au Protecteur le projet des deux mariages. Celui d'Henry Claypole avec Amélia ne pouvait souffrir de difficultés. Mais il n'en était pas de même de celui de Caroline avec sir Charles Goring. Sir Claypole lui apprit d'abord que celle-ci était fille de milord et de lady Henriette Lewelyn ; qu'on l'avait crue morte, mais que par

l'infidélité du mari de sa nourrice , elle s'était trouvée sous la seule protection de M. Melvil , parce que cet homme avait espéré faire sa fortune en substituant Amélia à la fille de lady Henriette. Il sut qu'elle était connue sur des preuves qui avaient paru suffisantes à son père et à son grand oncle maternel. Il ne demanda point à en être juge , et apprit avec plaisir que Caroline avait exigé le partage égal des biens entre elle et sa sœur , et que lord Lewelyn y avait consenti. Monk avait déjà fait beaucoup pour Caroline , il fit plus encore ; il seconda

les vues de Crumwell, qui n'avait jamais refusé d'enrôler sous les drapeaux de son gouvernement tous ceux qui semblaient avoir été attachés à l'ancien. Il lui représenta que sir Charles avait bien servi l'état, qu'il était capable de le servir mieux encore, et lui présentant la mort de sa fille comme un événement ordinaire, lui conseilla de s'attacher la famille du lord Falcombridge par de nouveaux bienfaits, et de faire son bonheur et celui des enfants de sa chère Fenny. Le Protecteur consentit enfin, donna un grade supérieur à

sir Charles , et permit à lady Goring de résider en Angleterre avec son fils et son épouse dont Milord ne voulait pas être séparé. Les deux couples s'unirent ; le jour de leur union vit régler le partage des biens de lady Amélia ; le père ayant constitué la dot de chacune des deux sœurs de la moitié de l'immense héritage appartenant à la seule Caroline, et s'en réservant seulement la jouissance ainsi que toutes deux l'avaient désiré conjointement avec Charles et Henri. M. Tiltonson fixa sa résidence auprès des jeunes époux et de leur mère ; Lewis

et Barclay furent magnifiquement traités , et honorés dans les deux familles comme des amis extrêmement chers. Law retourna dans sa retraite , où il fut conduit par ses jeunes amis , et coula ses derniers jours satisfait de les avoir embellis par des bienfaits. Caroline retint auprès d'elle Deborah et Molly ; elle plaça Maclean dans une maison hospitalière , où elle payait ce qu'il fallait pour lui rendre la vie douce , sans lui laisser le pouvoir de retomber dans la misère. Lady Goring avait toujours

auprès d'elle Brigitte et Tomy, qui ne la quittèrent jamais. Peu de temps après les deux mariages, le Protecteur termina sa carrière. On juge qu'à la cour de Charles II, Caroline Goring ne fut pas oubliée. Elle eut le pouvoir et le bonheur d'y rendre le sort de sa sœur et celui de son mari aussi beau que le sien, sous un règne qui pouvait leur préparer de grands malheurs. Le public ferma les yeux sur les événements passés ; il n'eut que des hommages à rendre à deux femmes, belles, aimables, et qui

( 179 )

avaient donné des preuves d'une rare vertu dans les plus grandes épreuves que puissent offrir les événements de la vie humaine.



FIN.

